



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file / Votre référence

Our file / Notre référence

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

Canada

La Rébellion de 1837-1838
dans trois romans français du XIX^e siècle

par

Joseph-Bruno Chartier

Département des Lettres Françaises

Faculté des Arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures
de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention de
la Maîtrise ès arts (Lettres françaises) M.A.

Ottawa - 94



Joseph-Bruno Chartier, Ottawa, Canada, 1994



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

THE AUTHOR HAS GRANTED AN IRREVOCABLE NON-EXCLUSIVE LICENCE ALLOWING THE NATIONAL LIBRARY OF CANADA TO REPRODUCE, LOAN, DISTRIBUTE OR SELL COPIES OF HIS/HER THESIS BY ANY MEANS AND IN ANY FORM OR FORMAT, MAKING THIS THESIS AVAILABLE TO INTERESTED PERSONS.

L'AUTEUR A ACCORDE UNE LICENCE IRREVOCABLE ET NON EXCLUSIVE PERMETTANT A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DU CANADA DE REPRODUIRE, PRETER, DISTRIBUER OU VENDRE DES COPIES DE SA THESE DE QUELQUE MANIERE ET SOUS QUELQUE FORME QUE CE SOIT POUR METTRE DES EXEMPLAIRES DE CETTE THESE A LA DISPOSITION DES PERSONNE INTERESSEES.

THE AUTHOR RETAINS OWNERSHIP OF THE COPYRIGHT IN HIS/HER THESIS. NEITHER THE THESIS NOR SUBSTANTIAL EXTRACTS FROM IT MAY BE PRINTED OR OTHERWISE REPRODUCED WITHOUT HIS/HER PERMISSION.

L'AUTEUR CONSERVE LA PROPRIETE DU DROIT D'AUTEUR QUI PROTEGE SA THESE. NI LA THESE NI DES EXTRAITS SUBSTANTIELS DE CELLE-CI NE DOIVENT ETRE IMPRIMES OU AUTREMENT REPRODUITS SANS SON AUTORISATION.

ISBN 0-612-00452-X

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Sujet de la thèse

Nous nous proposons d'étudier trois romans français écrits dans la seconde moitié du XIX^e siècle et portant sur la Rébellion des Patriotes de 1837-1838. Nous montrerons, à partir de ces ouvrages, le phénomène de la transposition dans un décor exotique des tensions idéologiques hexagonales. Dans ces trois récits (Famille-Sans-Nom de Jules Verne, Jean Canada de Raoul de Navery et Poignet d'Acier ou les Chippiouais d'Henri-Émile Chevalier) nous chercherons, à travers les sources documentaires utilisées, les grands stéréotypes du roman d'aventure et la canadianisation des clichés français. Cette étude devrait nous permettre, à la fois, une meilleure compréhension d'un phénomène historico-littéraire intéressant et la mise en lumière de référents intertextuels encore peu connus.

Les critiques canadiens et français se sont peu intéressés à l'aspect intertextuel et à l'arrière-plan idéologique des productions romanesques françaises dont le récit se déroule dans un contexte historique canadien. Deux des rares ouvrages qui traitent, à la fois, des trois auteurs et du thème qui nous intéresse sont Mythe et reflet de la France écrit en 1987 par Sylvain Simard, et l'article de Roger LeMoine qui parut en 1977 dans les «Archives des Lettres canadiennes» et intitulé Le roman historique québécois (1837-1925).

Introduction

S'étant soldée par un échec qui coûta la vie à plusieurs Canadiens, la Rébellion des Patriotes, qui secoua le Québec de 1837-1838, donna naissance, ou servit de modèle, au Canada, à quelques productions romanesques ayant comme toile de fond les événements qui opposèrent les Bureaucrates canadien-anglais aux insurgés canadiens-français du Bas-Canada ¹

Ces événements intéressèrent, à un degré peut-être différent, quelques romanciers français qui produisirent, à partir de cette réalité sociologique, des romans d'aventure historiques destinés à un public lecteur français. Tel fut le cas de Jules Verne qui écrivit, entre autres romans historiques, Famille-Sans-Nom, celui d'Henri-Émile Chevalier qui produisit Poignet d'Acier ou les Chippiouais et aussi celui de Raoul de Navery (pseudonyme de Madame Eugénie Chervet) qui créa Jean Canada. Il est à noter que ces trois romanciers ne furent pas les seuls Français à écrire des romans traitant -ou du moins utilisant- la Rébellion des Patriotes. Ce qui les distingue est le fait que leur roman fut publié en France; contrairement, par exemple, au Français Régis de Trobriand qui écrivit Le Rebelle: mais ce roman fut publié aux États-Unis et non en France.

On peut se demander quel intérêt, quelles intentions, ont motivé ces romanciers étrangers. La création d'un roman d'aventure

¹BERNARD, Jean-Paul, Les Rébellions de 1837-1838, «Présentation», Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1983, p.12.

historique, de par sa nature même, implique une certaine connaissance des facteurs sociaux, politiques et géographiques du milieu dans lequel se déroule l'histoire. Jules Verne, par exemple, fut célèbre pour ses romans de science fiction; en quoi le sort d'un pays qui lui était étranger a-t-il pu capter son attention, lui qui n'y a jamais mis les pieds²? C'est en analysant Famille-sans-Nom qu'on trouvera peut-être la réponse.

On pourrait plus facilement comprendre le cas d'Henri-Émile Chevalier. Ce journaliste devenu romancier a bien connu l'Amérique du Nord: il a vécu au États-Unis et au Québec. Il avait donc une connaissance de première main de la géographie et de la société québécoise³; ce qui expliquerait, dans une certaine mesure, Poignet d'Acier ou les Chippiouais.

Mais tel n'est cependant pas le cas de Raoul de Navery. Cette romancière (Madame Eugénie Chervet), catholique bretonnante, ne possédait aucune connaissance pratique du Québec et des événements qui marquèrent la population bas-française. C'est à sa sortie d'un

²CHESNEAUX, Jean, Famille-sans-Nom, «Jules Verne et le Canada français», Montréal, La Maison Réédition Québec Inc., 1979, p. [VII]

³SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Le Canada dans la littérature romanesque», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, p.206.

couvent breton où elle s'était retirée qu'elle écrivit Jean Canada.⁴

Toute création littéraire comporte une certaine dose d'idéologie auctorale, que ce transfert soit conscient ou non⁵. Aussi nous chercherons à savoir si les trois romanciers retenus dans le cadre de cette thèse représentaient une certaine école de pensée, ou exprimaient des orientations idéologiques particulières à chacun.

Nous formons l'hypothèse, à la suite de plusieurs socio-critiques⁶, que l'idéologie apparaît, d'une façon ou d'une autre, dans le «produit fini», c'est-à-dire le roman, et ce, quelles que soient les représentations littéraires de l'auteur.

Ceci nous amène à considérer la bilatéralité des points de vue. Nos romanciers français, que ce soit le «scientifique», le «globe-trotter» ou la «récluse», possédaient, à divers degrés, une connaissance plus ou moins approximative du contexte social

⁴SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Le Canada dans la littérature romanesque», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, p.222.

⁵LA FRANCE, Jeanne, Les personnages dans le roman canadien-français (1837-1862), «Personnages féminins», Sherbrooke, Éditions Naaman, 1977, p.13-14

⁶LEENHARDT, Jacques, La lecture critique de la théorie goldmanienne du roman, «Sociocritique», Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p.182.

canadien-français⁷. Nous verrons que Verne, Chevalier et de Navery percevaient et comprenaient le contexte et l'Histoire du Canada à travers l'interprétation issue de leur propre existence, à travers une vision très marquée par leurs positions idéologiques.

Voilà qui met l'auteur, et les faits historiques qu'il prétend reconstituer, dans une situation problématique. D'une part, une étude de son roman «historique» ne manquera pas de déceler, tout au long de l'itinéraire romanesque, des traces d'intertextualité renvoyant à l'Histoire et, d'autre part, une analyse des faits historiques, indépendante du contexte romanesque dans lequel ils nous sont présentés, pourrait révéler un décalage, voire une interprétation très personnelle des faits «historiques» présentés⁸.

Il importe donc de démontrer, dans une telle analyse, la part faite à la véracité historique des faits romanesques décrits, à la réalité socio-individuelle de l'auteur et à l'importance et la qualité des prismes interprétatifs à travers lesquels il perçoit et comprend l'Histoire. Conscients du relativisme de toute «vérité historique», nous devons être très prudents dans l'analyse d'hypothétiques décalages.

⁷SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.206-226.

⁸BERNARD, Claudie, Le chouan romanesque, «Introduction», Paris, Presses Universitaires de France, 1989, pp.24-44.

Mais une telle explication n'est valide que si le jeu des transpositions idéologiques ne se situe qu'au niveau inconscient. On doit aussi se demander jusqu'à quel point le romancier est lui-même un «véhicule» intertextuel⁹.

Un roman étant une création tout de même préméditée - ne serait-ce que dans l'acte scriptural comme tel¹⁰ - recèle une intention de communication bien arrêtée; autrement, pourquoi l'auteur n'aurait-t-il pas opté pour un tout autre genre de communication orale ou écrite. Verne aurait très bien pu s'en tenir au genre «science fiction». Chevalier, pour sa part, avait d'autres cordes à son arc pour traiter du sujet: en particulier le journalisme. Quant à Raoul de Navery, elle aurait pu s'en tenir au genre «religieux» qui compose presque toute sa production littéraire.

L'auteur (le poète) étant parfois le prophète - comme le disait Hugo - ou presque toujours le représentant, élu ou non - d'après Balzac¹¹ -, de la société dans laquelle il vit, il va de soi que cette position lui confère aussi le rôle de «porte-voix» de

⁹BAKHTINE, Mikhaïl, Esthétique et théorie du roman, «Du discours romanesque», Paris, Éditions Gallimard, 1978, p.159.

¹⁰BILODEAU, François, Balzac et le jeu des mots, «Avant-propos», Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p.X.

¹¹BESSER, Gretchen, Balzac's concept of genius, Genève, Librairie Droz-Genève, 1969, p.58.

ceux et celles qui composent cette société, même si le message qu'il livre à son public lecteur ne représente parfois qu'une version partielle, voire biaisée, de l'intention publique qu'il entend - ou prétend - représenter¹².

Nous devons également tenter de découvrir, en tenant compte du fait que toute littérature populaire est un produit de consommation, de qui Verne, Chevalier et de Navery se faisaient les représentants et, au même titre, à qui s'adressaient leurs représentations idéologiques.

C'est donc dans cette direction, et à partir du thème de l'«exotisme», que nous tenterons de déceler les particularismes des romans d'aventure français et de déterminer comment les auteurs français auraient utilisé certains référents canadiens-français dans une production romanesque destinée à un public lecteur français.

On peut difficilement réussir une telle analyse sans prélever, d'abord dans chacun des romans retenus et dans d'autres oeuvres à tendance similaire, certains éléments biographiques pertinents à chaque auteur.

¹²LUKACS, Georges, Le roman historique, «Le roman historique de l'humanisme démocratique», Paris, Payot, 1972, p.342.

Enfin, nous essaierons de déceler, dans les romans français retenus, des traces d'usage de thèmes socio-politico-culturels exotiques, communs aux auteurs français et utilisés à des fins romanesques, afin de définir ce qui doit être considéré «stéréotypes» et «clichés» que nous rechercherons dans quelques oeuvres romanesques exemplaires.

En plus d'ouvrages critiques pertinents au sujet, nous utiliserons Quatre-vingt-treize de Victor Hugo, Les Chouans d'Honoré de Balzac, L'ensorcelée de Jules Barbey d'Aurevilly et Le marquis de Favolle de Gérard de Nerval. Ces romans français, quoique traitant d'un sujet (la contre-révolution, aidée par l'Angleterre, par la Chouannerie bretonne et normande et par l'armée contre-révolutionnaire vendéenne) et d'une époque (la fin du XVIII^e siècle) diamétralement opposés au sujet de la Rébellion des Patriotes (révolution bas-canadienne de la mi-XIX^e siècle) représentent certaines tendances romanesques fortes de l'époque et serviront, dans une certaine mesure, de jalons pour repérer, dans Famille-Sans-Nom, Jean Canada et Poignet d'Acier ou les Chipiouais, les exemples de stéréotypes et clichés et les éléments de transpositions de tensions idéologiques.

Même une connaissance plus ou moins livresque de la société canadienne au milieu du XIX^e siècle, ne constitue pas, pour des auteurs étrangers, une compréhension adéquate des événements - en l'occurrence la Rébellion des Patriotes de 1837-1838 - qui servent

de toile de fond dans les romans français à l'étude. Aussi est-ce en scrutant les textes français que les «mailles» de l'intertexte pourront être décelées.

Jules Verne et Raoul de Navery, nous l'avons déjà mentionné, ne possédaient qu'une connaissance «théorique» de la réalité socio-culturelle canadienne-française. Henri-Émile Chevalier, il est vrai, vécut quelques années en Amérique du Nord et au Bas-Canada¹³; mais celà suffit-il pour connaître à fond un sujet aussi fondamentalement bas-canadien que le fut l'époque de la Rébellion des Patriotes de 1837-1838?

Écrivant Famille-sans-Nom à un demi-siècle de distance, Jules Verne possédait-il les informations suffisantes à une élaboration romanesque vraisemblable des événements insurrectionnels? Dans la même veine, comment Raoul de Navery, en écrivant Jean Canada, a-t-elle pu obtenir des informations factuelles spécifiques se rapportant à la période insurrectionnelle et à la Rébellion même? Nous savons, par ailleurs, que Chevalier avait à sa disposition des moyens d'information de première main; nous tâcherons de découvrir en quoi ils consistaient et où ils les prit.

Ce qui nous oblige à considérer un autre aspect de la question: étant donné que tous les romans français que nous avons

¹³MORRISSETTE, Jean-Guy, BOIVIN, Aurélien, D.O.L.O. des origines à nos jours, «Henri-Émile Chevalier», T.1, Montréal, Fides, 1980, p.418.

choisis ont été écrits à une époque ultérieure aux événements décrits, nous tenterons de déterminer quels événements historiques et quel schème idéologique s'y rattachant chaque auteur a voulu transposer dans son roman.

Nous devons, bien entendu, faire brièvement appel, pour la période qui couvre les événements décrits jusqu'à la date de création romanesque, aux éléments socio-biographiques des auteurs ainsi qu'à un survol chronologique de l'Histoire française de cette époque.

Une telle étude, nous semble-t-il, permettrait d'établir une démarcation entre certains événements historiques qui influencèrent directement les auteurs et les romans, et les autres qui, bien que présents et importants, n'auraient exercé qu'une influence secondaire dans la création des romans.

On pourra ensuite établir, chez chacun, un rapprochement entre «l'événement historique» principal et la transposition idéologique qui s'y rattache, en déceler les exemples romanesques concrets et tenter de définir le prisme interprétatif à travers lequel chaque auteur a perçu et interprété l'événement.

Nous devons, à ce point de notre analyse, porter notre attention sur ce qui est à la base même de notre thèse, c'est-à-dire le mouvement par lequel l'auteur s'initie à l'événement

exotique, l'assimile et le fait sien, le traduit et l'interprète selon sa propre réalité et, enfin, l'introduit dans une représentation romanesque. L'important sera toutefois d'essayer de comprendre la relation qui existe entre l'événement historique assimilé, la représentation romanesque décrite, et le facteur d'identification entre les deux.

Pour écrire leur roman, les auteurs ont dut se transporter, ne serait-ce que mentalement, au Canada. Nous tenterons, à partir de ce constat, de prouver l'interaction entre les auteurs et les éléments romanesques qui leur sont «exotiques». Ici semble apparaître le phénomène d'intertextualité: en «faisant sien» la nouvelle réalité exotique, l'auteur la «digère» et la refoule parmi les connaissances qu'il possède déjà, parmi les interprétations d'autres événements - exotiques ou non - précédemment enfouis dans sa propre réalité, constamment renouvelée au fur et à mesure de ses expériences personnelles.¹⁴

Nous essaierons donc de déceler les exemples d'éléments exotiques qui proviennent directement, à la fois, des connaissances de chacun et, parallèlement, des sources de ces interprétations. C'est à partir de ces deux pôles - réalité personnelle de l'auteur et réalités historico-socio-romanesques des sources - que nous

¹⁴HERSCHBERG-PIERROT, Anne, Poétique, «Problématique du cliché», no.43, sept. 1980, p.334.

essaierons de prélever, dans les trois romans français choisis, ce mouvement de perception et d'assimilation.

Nous en viendrons ensuite à nous interroger sur ce qui résulte de la perception, de l'assimilation, de l'interprétation et la traduction de ces nouveaux schèmes qui, une fois superposés (ou mêlés) aux anciens (eux-mêmes le résultat d'amalgamations successives antérieures), deviennent de nouveaux paradigmes. Il semble en résulter une création fictive ayant comme squelette des événements historiquement vraisemblables et pour but la description «romancée» de l'itinéraire d'une tranche de l'Histoire canadienne-française; mais est-ce vraiment le cas?

On pourrait répondre que le rôle du romancier n'est pas de refaire l'Histoire, mais de faire une histoire. Soit! Mais notre préoccupation est de tenter de découvrir, à travers «l'histoire de l'Histoire» canadienne-française, l'élément moteur, la «fibre active» qui anime et prédispose l'auteur étranger.

Il est évident que la plupart des exemples ne seront pas explicites, offerts à première lecture. C'est donc sous forme de stéréotypes et de clichés compatibles au roman historique français que les auteurs auront, pensons-nous, transposé les tensions idéologiques inhérentes à l'Hexagone. Mais ces stéréotypes et clichés, même modifiés, furent-ils réellement l'oeuvre des romanciers français ou plutôt des emprunts puisés dans la

littérature canadienne-française de l'époque chez qui Verne, Chevalier et de Navery auraient tout simplement puisé des exemples?

Une analyse de cette question révélera peut-être une nouvelle manière de considérer la relation qui naît entre le romancier, son oeuvre, et les autres productions romanesques.

CHAPITRE 1

Les auteurs

C'est en étudiant le phénomène de l'intertexte sous différents aspects que nous pouvons peut-être arriver à une compréhension de la transposition de thèmes idéologiques. En premier lieu vient l'histoire «romanesque» racontée, suivie de l'interprétation auctorale de l'Histoire empruntée. La troisième facette concerne le romancier dans sa propre réalité individuelle. La quatrième s'adresse à l'Histoire originelle de l'auteur et la cinquième, enfin, concerne la compréhension que celui-ci a de cette Histoire qui lui est propre l'interprétation qu'il en fait.

Ces différents aspects d'une même question nous amènent à considérer un autre phénomène: l'interaction des intentions romanesques et des interprétations actorales. Ce qui nous porterait à penser qu'un roman totalement et absolument original ne peut être écrit; que toute production romanesque devrait la vie à ce qui lui est littérairement et historiquement antérieur et que l'auteur, par le caractère «exotique» du sujet qu'il traite, ne fait que transposer dans une oeuvre «nouvelle» ce que lui-même, la plupart du temps, ignorerait avoir puisé ailleurs. Ce va-et-vient entre le «déjà-lu» et l'oeuvre en chantier, ces constants «aller-retours», conscients ou pas, d'un texte à l'autre, ces incursions «inter-textuelles» et les modifications sémantico-symboliques qu'elles imposent sont au coeur même de notre thèse.

La Rébellion des Patriotes de 1837-1838, thème historique bas-canadien qui nous sert de point de repère, est, même si elle

apparaît dans chacun des romans dans une chronologie différente et est traitée selon une dimension spacio-temporelle unique à chacun, le dénominateur commun des trois romans français que nous avons choisis. Ce n'est cependant pas l'événement historique comme tel qui prime, mais le fait qu'il ait inspiré des auteurs français, plutôt que des romanciers canadiens-français, à écrire des romans historiques dans lesquels il sert de point central. La raison de cette absence, chez nos compatriotes, dans la création de romans historiques est expliquée en détail, dans les Archives des Lettres canadiennes, par Roger LeMoine¹⁵.

Mais le «mouvement» par lequel l'auteur français insère, dans un décor romanesque exotique, des idées, des paroles et des symboles tirés de sa propre réalité - qui deviennent alors, par le fait même de cette transposition, des stéréotypes et des clichés - serait pour nous moins intéressant si ce n'était de la transformation, qui peut aller jusqu'à la métamorphose, qu'il leur fait subir afin de créer l'hétérogénéité du texte en marche.

Il importe avant tout, si nous voulons pouvoir reconnaître la trace personnelle des auteurs dans leurs romans respectifs, d'avoir sur chacun d'eux une connaissance biographique suffisante. Après tout, si l'homme représente la somme de ses expériences et que ce qui est écrit reflète l'homme derrière la plume, il est probable

¹⁵LeMOINE, Roger, Le roman historique québécois (1837-1925), «Archives des Lettres canadiennes». réédition, Tome III, Montréal. Fides, 1977, p.87.

qu'un auteur peut se reconnaître à partir des événements qui ont marqué sa vie.

Jules Verne

En dépit des différentes interprétations critiques, la biographie de Jules Verne offre le portrait d'un individu qui passa sa vie «déchiré» entre sa passion des voyages et son besoin de sédentarité, «tirillé» entre un conformisme bourgeois et l'esprit de rébellion¹⁶. Ce serait, si l'on se fie aux nombreux biographes qui se sont intéressés au «phénomène Jules Verne», un reliquat de sa propre expérience vis-à-vis son père - conservateur s'il en fut - qui façonna chez le romancier cette ambivalence qui devait le suivre toute sa vie.

Il aurait transposé son affection filiale sur celui qui lui donna sa première chance: son éditeur et confident Hetzel¹⁷. La différence entre les deux modèles pourrait expliquer cette dualité entre la sécurité bourgeoise du père Verne et l'esprit d'aventure du fameux «quarante-huitard» que fut l'éditeur Hetzel. Certains y ont même rattaché des traits de personnalité: notre romancier était, en public, d'une jovialité contagieuse tandis que l'homme

¹⁶CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, «La façade bourgeoise», Paris, François Maspero, 1971, p.13.

¹⁷CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, «La tradition quarante-huitarde» Paris, François Maspero, 1971, p.43.

privé était renfermé et taciturne, se barricadant parfois dans un mutisme exaspérant¹⁸.

Suivant peut-être les conseils de son père qui, suite à une quasi-fugue du jeune Jules Verne, lui fit promettre de ne voyager que «dans sa tête», le romancier, dans le confortable atmosphère de son bureau ou à bord de son bateau de luxe se portera, en la personne de ses nombreux héros de roman, à la défense des causes désespérées, créera des personnages qui se feront les champions des peuples opprimés.

Son intérêt pour les causes perdues ou injustes fut sans doute aussi attisé par sa propre famille, dans laquelle figuraient des descendants des fameux Chouans bretons qui tinrent, pour un certain temps, la nouvelle République française sur les dents¹⁹. Il s'intéressera alors, entre autres, au sort des Polonais, des Russes, des Américains. S'il n'est donc pas étonnant qu'il se soit éventuellement intéressé au Canada français et à la Rébellion des Patriotes, il est étonnant qu'il ne se soit pas «littérairement» penché sur les problèmes de son propre pays? C'est la question à laquelle répond Marie-Élaine Huet dans l'histoire des Voyages extraordinaires:

¹⁸MORÉ, M., Le très curieux Jules Verne, Paris, Gallimard, 1963, p.36.

¹⁹CARRÉ, Adrien, Vendée Chouannerie Littérature, Actes du Colloque d'Angers (1985), «Un roman vendéen et chouan de Jules Verne», Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1986, p.437.

Jules Verne, on le voit, s'est intéressé aux plus graves problèmes de son temps, sauf à ceux de la France; et cela est assez concevable si l'on songe à l'éventail des lecteurs pour lesquels il écrivait, aux soucis d'Hetzel, et peut-être au fait qu'il a pu se sentir prisonnier de l'image rassurante que sa famille et certains de ses amis voulaient à tout prix conserver de lui.²⁰

Il vécut en bon bourgeois tranquille, en bon père et mari; il réservait «l'action» pour ses romans. Mais nous pouvons, à l'instar de Gilbert Poutreau, dire que Jules Verne fut «un rebelle qui n'osa jamais tirer»²¹. Ce n'est pas un secret que Jules Verne n'est jamais venu au Canada-français et que les quelques heures qu'il passa dans le Haut-Canada furent, suivant la mode du temps, utilisées à admirer les Chûtes Niagara²². C'est aussi à New-York, le long du «Fifth Avenue» que s'écouleront les quatre-vingt douze heures de sa seule visite en terre d'Amérique²³. Nous nous contenterons, pour l'instant, de dire que l'enfant Jules Verne, devenu homme, remorquait un sentiment de frustration et d'insatisfaction vis-à-vis de lui-même, de sa famille et la société en général; que les personnages qu'il créa et les causes «romancées» qu'il épousa lui donnèrent peut-être le sentiment de concrétiser les ambitions qu'il aurait lui-même voulu réaliser.

²⁰HUET, Marie-Élaine, L'Histoire des Voyages extraordinaires, Paris, Lettres modernes Minard, 1973, p.123.

²¹POUTREAU, Gilbert, Le grand roman de Jules Verne, sa vie, Paris, Stock, 1979, p.45.

²²POUTREAU, Gilbert, Le grand roman de Jules Verne, sa vie, Paris, Stock, 1979, p.47.

²³POUTREAU, Gilbert, Le grand roman de Jules Verne, sa vie, Paris, Stock, 1979, p. 106.

Il serait cependant bien imprudent de reprocher à Jules Verne d'avoir manqué de courage; les critiques, même de nos jours, ne s'entendent pas encore sur la portée du message de l'oeuvre de Jules Verne; réservée surtout à la jeunesse française. A ce propos, Raymond Roussel, qui rencontra Verne lors du service militaire à Amiens, est loin d'être d'accord avec ce cantonnement dans les oeuvres "pour la jeunesse":

C'est aussi monstrueux de les faire lire à des enfants que de leur apprendre les *Fables* de La Fontaine, si profondes que peu d'adultes sont aptes à les apprécier.²⁴

Il était avant tout, du moins comme romancier, un être chez qui l'idée du «nationalisme» primait. Il observait les ethnies et haïssait les oppresseurs. Certains ont également vu dans Famille-sans-Nom une remontrance faite aux Français, à qui il reprochait de ne pas avoir assez énergiquement défendu l'Alsace-Lorraine²⁵.

²⁴CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, Paris, Stock, 1979, p.48.

²⁵VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, «Quelques faits quelques dates», Paris, Hetzel, 1889, p.10.

D'autres voient plutôt dans Famille-Sans-Nom les séquelles laissées par la révolte de 1848 qui déchira encore une fois la France²⁶. Nous essaierons, plus loin dans notre travail, de découvrir les marques de transposition, dans un contexte canadien-français, des préoccupations de l'auteur.

Comment, chez un romancier comme Jules Verne, peut-on en arriver à reconnaître l'idéologie propre à l'individu et la différencier de celle qu'il représente dans ses romans? Le problème est que la vie quotidienne de l'auteur ne correspond pas à ses convictions profondes; celles-là même qui contredisent la vie bourgeoise qu'il mène. Il se dit monarchiste mais ses personnages romanesques principaux sont tous des révoltés, des anarchistes. Marie-Hélène Huet, dans l'histoire des Voyages Extraordinaires, résume comme-suit:

Cela est comparable à l'attitude de Jules Verne, désirant dans la pratique une forme de gouvernement modérée, et exaltant dans ses oeuvres et ses amitiés des idées dont il ne pensait pas sans doute qu'elles puissent être constructives, mais qui étaient plus proches de ses convictions naturelles.²⁷

Cette idéologie implique le besoin d'individualité, de se sentir unique au sein même d'une réalité plus grande; thème qui se

²⁶CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, «La tradition quarante-huitarde», Paris, Stock, 1979, pp.41-60.

²⁷HUET, Marie-Élaine, L'histoire des Voyages extraordinaires, Paris, Lettres modernes Minard, 1973, p.161.

retrouve dans la personnalité des héros dans toute l'oeuvre de Jules Verne.

Dans sa vie privée Verne se tourne vers la mer. Elle sera sa planche de salut, son moyen de s'imprégner de ce dont sont faits ses personnages aventuriers, mais à condition, toutefois, d'avoir un port d'attache, de se sentir relié à un point de repère spécifique. Ce sentiment se retrouve dans la spécification des nations présentes dans l'oeuvre de Jules Verne²⁸. A cela s'ajoute le fait que tous les personnages positivement valorisés dans l'oeuvre de Jules Verne ne sont pas Français. Non seulement Jules Verne balance-t-il entre la modération et l'anarchie, mais il semble aussi éprouver des difficultés à concilier son sentiment de tolérance et d'anti-colonialisme à celui d'anti-sémitisme²⁹.

Ces contradictions résument l'homme que fut Jules Verne et contiennent l'essence même de son idéologie. Sa vie fut un compromis entre les choses telles qu'il devait les souffrir et telles qu'il aurait souhaité qu'elles soient. Dans L'histoire des Voyages extraordinaires, Marie-Hélène Huet dit:

Quoi qu'il en soit, toute la sympathie de Jules Verne va au Kaw-Djer qui démontre une fois de plus que l'anarchisme rêvé par les idéalistes est impossible en société, mais qui reste la forme de pensée, le style de

²⁸HUET, Marie-Hélène, l'histoire des Voyages extraordinaires, «Le voyageur et sa nation», Paris, Lettres modernes Minard, 1974, pp.33-40

²⁹HUET, Marie-Hélène, l'histoire des Voyages extraordinaires, Paris, Lettres modernes Minard, 1974, pp.145-147.

vie le plus naturel de l'homme, et le plus acceptable.³⁰

Ce que cherchait Jules Verne était sans doute la nation idéale, qu'il ne trouvait ni chez lui ni ailleurs, mais qu'il voulait représenter comme modèle. Toutes les contradictions présentes dans les opinions de l'écrivain n'ont peut-être été que l'image du combat intérieur qu'il a enduré toute sa vie, du secret qu'il n'a jamais voulu confier à ses lecteurs³¹.

Henri-Émile Chevalier

Contemporain de Jules Verne et, du moins partiellement, animé par la même idéologie que ce dernier, Henri-Émile Chevalier possédait cependant un avantage sur son homologue et compatriote: il avait une bonne connaissance de l'Amérique du Nord et du Canada français.

En effet, suite aux événements politiques de 1848 alors qu'il était journaliste en France, Chevalier fut appréhendé pour ses opinions politiques et dut par la suite s'exiler. Lui qui, dès son jeune âge servit dans un régiment des Dragons, se vit raccompagné

³⁰HUET, Marie-Élaine, L'histoire des Voyages extraordinaires, Paris, Lettres modernes Minard, 1974, p.149.

³¹MORÉ, Marcel, Le très curieux Jules Verne, «Les deux pères», Paris, Librairie Gallimard, 1960, pp.49-53.

à la frontière et prié de ne plus revenir³². Comme Jules Verne, Henri-Émile Chevalier vouait une admiration très grande à Victor Hugo; ses convictions idéologiques correspondent à ceux du célèbre poète qui, lui-aussi, connut l'exil³³.

Ce sera d'abord aux États-Unis, plus précisément à New-York, que le jeune Chevalier immigrera; l'atmosphère républicaine des États-Unis coïncidait parfaitement à ses goût, mais son employeur, Eugène Masseras décida, en 1853, de mettre son *Courrier des États-Unis* au service de l'idéologie bonapartiste; contraignant Chevalier à plier encore une fois bagages³⁴. Ce sera désormais à Montréal, en 1854 que le jeune homme tentera à nouveau de refaire sa vie³⁵.

Il devint alors rédacteur à *La Ruche littéraire et politique* où, avec l'aide de collaborateurs canadiens-français, il transmettra son idéologie républicaine, prenant comme modèles et inspiration Voltaire et Hugo.

³²SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.207.

³³ SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.207.

³⁴SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.207.

³⁵LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.10.

Henri-Émile Chevalier possédait donc une bonne connaissance du climat politique et social de la France de l'époque. La révolte de 1848 et les aspirations qu'elle fit naître dans la nation française continuait d'occuper une place prépondérante dans son esprit.

Après une multitude d'expériences et ayant accumulé des déboires autant personnels que financiers, Henri-Émile Chevalier, physiquement usé et dans une situation financière des plus précaire, profita de l'amnistie que le nouveau gouvernement français offrait aux proscrits et rentra au pays.

Ayant publié plusieurs romans à Montréal, il mit à profit, pour un public français, son talent d'écrivain et une connaissance - qui fut d'ailleurs fort contestée par les critiques - de l'Amérique de Nord, plus particulièrement celle qu'il avait des Canadiens français et de la réalité socio-politique du Bas-Canada.

Tout comme Jules Verne, - et les autres romanciers - Chevalier écrivait pour un public bien déterminé. L'Amérique du Nord était encore, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, presque inconnue des Français et le romancier profita de cette ignorance générale pour créer, dans l'imagination collective française, une Amérique utopique et embellie qui envouta les lecteurs français de tout âge. Dans Mythe et reflet de la France, Sylvain Simard explique les moyens utilisés par Chevalier afin de se faire considérer comme un

expert de l'Amérique, des déserts, des Peaux-rouges et des aventuriers de tout acabit qui habitaient ce continent³⁶.

Son oeuvre la plus importante fut «Les drames de l'Amérique du Nord»; une série de romans d'aventure historique dans lesquels tout ce qui fascinait les Français fut mis à profit. Poignet d'Acier ou les Chipiouais, un des romans de la série «*Drames de l'Amérique du Nord*», évolue autour du thème oppression/rébellion, Français opprimés/Anglais oppresseurs.

Ce roman, qui se déroule dans les Territoires du Nord-Ouest à une époque ultérieure à la Rébellion, utilise l'esprit et le souvenir de la Rébellion des Patriotes de 1837-1838 et glorifie, en la personne de Poignet d'Acier, le mouvement de révolte qu'une faction bas-canadienne, principalement composée de Canadiens-français et d'Irlandais opposa aux Bureaucrates anglais du Bas-Canada. C'est ainsi que, selon Maurice Lemire, Chevalier proposa à ses lecteurs français l'équivalent du «chevalier errant» de l'Europe médiévale³⁷.

Sylvain Simard ne manque pas, sur ce point aussi, de faire remarquer de quelle manière Chevalier utilise les tensions sociales

³⁶**SIMARD**, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Les principaux centres d'intérêt», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.181.

³⁷**LEMIRE**, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.33.

et idéologiques propres à la France et aux Français de l'époque, les modifie de façon à leur donner une saveur tout à fait exotique, et leur redonne, sous des traits méconnaissables, sa propre vision idéologique.³⁸ Le climat politique de la France d'alors était d'ailleurs tel que les romanciers de la trempe d'Henri-Émile Chevalier n'eurent aucun mal, en se servant d'éléments romanesques exotiques, à susciter et maintenir un intérêt continu. Ce fut aussi le cas, en France, de romanciers contemporains tels Balzac qui se servit de la Chouannerie bretonne et normande (Les Chouans) et Victor Hugo qui situa un de ses romans en Vendée (Quatre-vingt-treize)³⁹.

Henri-Émile Chevalier choisit le Canada français et l'Amérique du Nord parce qu'il pouvait faire naître chez son public lecteur français une sympathie entre eux et les Français du Canada. Comme l'a mentionné Sylvain Simard dans Mythe et reflet de la France, Chevalier a peut-être, dans *Les drames de l'Amérique du Nord*, exagéré quelque peu - même beaucoup - quant à la géographie et aux événements, mais il a très bien compris et dépeint la mentalité, l'idéologie et la réalité canadienne-française⁴⁰.

³⁸SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p.223.

³⁹ MOZET, Nicole, Vendée Chouannerie Littérature, Actes du Colloque d'Angers (1985), «Balzac et Hugo en 1828», Angers, 1986, p.281.

⁴⁰SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire» Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p.208.

Comme Verne et d'autres intellectuels français de l'époque, Chevalier favorisait un rapprochement - voire une union - entre le Bas-Canada et les États-Unis. L'anglophobie qui tenaillait la plupart des romanciers français de l'époque invitait donc ce rapprochement international. Mais le sentiment d'animosité que beaucoup de Français entretenaient envers l'Angleterre ne prenait pas sa source dans le conflit anglo-français bas-canadiens; la situation européenne dans laquelle se débattait la France servait de «carburant» au sentiment anti-britannique de la France; et Chevalier, comme Verne d'ailleurs, ne cachaient pas, à cet époque, des sentiments anglophobes et pro-américain⁴¹.

Le portrait que nous retenons d'Henri-Émile Chevalier est celui d'un idéaliste qui a su, malgré les difficultés rencontrées dans son pays natal et dans celui d'adoption, tirer le meilleur parti possible des circonstances tout en militant dans le sens de ses convictions politiques, sociales et humaines. Il fut peut-être le précurseur du romancier publiciste qui apparaîtra, autant en France qu'en Amérique, dans la deuxième moitié du XX^e siècle.

Le journaliste fit ce qu'il put et perdit les toutes premières manches; mais le romancier, de retour dans son pays natal prit un «second souffle» et réussit, en utilisant un événement social tout à fait étranger et inconnu à son public et qu'il savait pouvoir

⁴¹LEMIRE, Maurice, Les grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, «Les Guerres Canado-Américaines», Québec, Le Presses de l'Université Laval, 1970, pp.176-196.

exploiter sans risquer d'être contredit, à créer une réalité qui enflamma l'imagination de ses compatriotes et à lui assurer une popularité enviable⁴². Mais malgré toute l'énergie dépensée à la cause, Chevalier est aujourd'hui complètement oublié.

Il n'est cependant pas facile de deviner la véritable idéologie d'Henri-Émile Chevalier. Chose certaine, ce journaliste a su tirer profit des circonstances et des événements. Certains l'accusèrent de plagiat et de matérialisme éhonté, d'autres ont vu en lui un champion de la cause canadienne-française en Amérique. Voici ce qu'on en dit dans Le Dictionnaire pratique des auteurs québécois:

[...]Au point de vue littéraire ses récits sont très inégaux, de composition fragile, artificiellement ramifiés: ils tiennent plus au roman d'aventure qu'au roman historique. "Le grand mérite de Chevalier est d'avoir compris la situation littéraire du Canada français des années 1850 et d'avoir voulu créer un climat favorable à l'épanouissement de la culture française. Dynamique, doué d'une vaste culture générale, le rédacteur en chef de la *Ruche littéraire* désire promouvoir la création littéraire au Québec, ouvrant largement la fenêtre sur la littérature française et même, par moment, sur la littérature mondiale". Dans ce sens, le nom de Chevalier s'associe davantage à son oeuvre d'animateur culturel qu'à son oeuvre romanesque qu'il écrivait dans l'ombre d'Alexandre Dumas et d'Eugène Sue.⁴³

⁴²LEMIRE, Maurice, Les grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Québec, Les Presses de L'Université Laval, 1970, pp.29-30.

⁴³HAMEL, R., HARE, J., WYCZYNSKI, P., Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, p.138.

Cette critique nous porte à croire que Chevalier travaillait à l'édification de la culture canadienne-française, à la propagation des idéaux politiques, religieux et sociaux des Canadiens français. Mais il ne faut pas ignorer les autres critiques; ceux qui ne partagèrent en aucune façon cette image. Dans Le Dictionnaire des Oeuvres Littéraires du Québec, Aurélien Boivin écrit:

[...]il [Chevalier] est le premier à prétendre que les Anglais doivent aux Canadiens d'avoir gardé leurs colonies en Amérique du Nord.[...]Cette interprétation ne doit pas nous tromper sur les intentions de Chevalier. Pour lui, il s'agit toujours d'exploiter à vil prix l'exotisme américain.[...]Le décor répond toujours à l'attente des lecteurs européens. Les situations romanesques ont, pour cette raison, un aspect de préfabriqué et de conventionnel.⁴⁴

Qu'il ait voulu promouvoir la culture et la littérature canadienne-française en France et aux États-Unis, ou qu'il s'en soit servi dans un but plus égoïste, Henri-Émile Chevalier a, peut-être même malgré lui, réussi à faire connaître la société canadienne-française à son public lecteur européen. Que son idéologie ait été mercantile ne diminue en rien l'importance de sa contribution à la littérature française et canadienne-française du XIX^e siècle. C'est dans des termes plus atténués que ceux de Boivin que Maurice Lemire, dans Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, traite du «mercantilisme littéraire» de Chevalier: "Toutefois son trop grand désir de se tailler une

⁴⁴BOIVIN, Aurélien, Le Dictionnaire des Oeuvres Littéraires du Québec (des origines à nos jours), T.I., Montréal, Fides, 1980, p.57.

réputation en exploitant l'exotisme américain l'empêche d'éveiller le sentiment national des Canadiens. Il ne parvient pas à susciter des disciples[...]»⁴⁵

Mais Lemire fait tout de même la part des choses en rappelant le côté positif du travail littéraire d'Henri-Émile Chevalier: "L'apport de Henri-Émile Chevalier va être plus décisif.[...] Il indique le cadre indigène à donner à notre roman historique."⁴⁶

Il ne faut pas pour autant ignorer l'opinion de ceux qui ont vu dans Chevalier un ardent républicain, romantique par surcroît, qui fut en butte à des idéologies contraires à la sienne⁴⁷. En effet, l'idéologie républicaine et libertaire d'Henri-Émile Chevalier risquait fort, dans un Bas-Canada où l'influence de l'Église catholique romaine était omniprésente et omnipuissante, de susciter des réactions antagonistes de la part de l'establishment civil et religieux canadien-français.

Benjamin Sulte, entre autres historiens-critiques de l'époque, ne ménagea pas le romancier français et lui prêta des

⁴⁵LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.10.

⁴⁶LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.10.

⁴⁷SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Exotisme littéraire», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, p.206-207.

intentions moins qu'honorables⁴⁸. Il semble cependant improbable que Chevalier n'ait agit que dans un esprit matérialiste; il était, quoi qu'en aient dit ses détracteurs, un artiste, un créateur; ce qui implique tout de même une dimension intellectuelle et idéologique particulière⁴⁹.

Raoul de Navery (pseud. d'Eugénie Chervet)

Contrairement à Jules Verne qui, comme nous l'avons déjà mentionné, vint passer quelques heures en Amérique et profita des connaissances de l'historien canadien Casgrain, et Henri-Émile Chevalier qui habita aux États-Unis et au Bas-Canada, Raoul de Navery (Marie de Saffrou, dame David) ne connut jamais l'Amérique.

Née en 1831 dans le Morbihan, cette femme de lettres françaises connaissait en revanche très bien l'Europe et les Lettres françaises. Après avoir publié, sous le nom de «dame David», divers recueils de vers dans lesquels domine l'inspiration religieuse, elle publia Souvenirs du pensionnat, destiné aux jeunes pensionnaires des couvents. Elle fit aussi publier un assez grand nombre d'articles dans des journaux et des revues à forte tendance catholique.

⁴⁸SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, «Permanence et rayonnement de l'image québécoise», Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p.296.

⁴⁹GALARNEAU, Claude & LAVOIE, Elzéar, France et Canada français, «Idéologies, littérature et historiographie», Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, pp.245-246.

Elle publia en 1877, sous le pseudonyme de Raoul de Navery, un roman d'aventure historique intitulé Jean Canada qui prend comme toile de fond la situation socio-politique du Bas-Canada à la fin du XVIII^e siècle dans lequel réapparaissent les personnages des romans antérieurs, tel Patira, l'aristocrate Tanguy de Coëtquen et son beau-père, qu'elle écrivit sur le thème de la Bretagne et de la Chouannerie⁵⁰.

Ce roman, Jean Canada, connaît alors un succès retentissant et des dizaines de rééditions témoignent de sa popularité auprès des lecteurs français de l'époque et depuis. Élevée dans un couvent breton catholique, Raoul de Navery nourrit son roman Jean Canada de ses convictions religieuses et politiques. Mais ce roman, même s'il se déroule dans un contexte totalement bas-canadien, n'en demeure pas moins, comme le souligne Sylvain Simard dans Mythe et reflet de la France, un roman «chouan»:

Ce roman chouan qui se passe au Canada n'est pas sans intérêt. Il rappelle au lecteur qu'advenant la reprise des persécutions anticatholiques, les Français trouveraient au Canada un asile assuré.⁵¹

Plus loin, Sylvain Simard soutient que la romancière n'avait aucune expérience concrète de l'Amérique ou du Canada français et

⁵⁰SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.222

⁵¹SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.223.

qu'elle écrivit Jean Canada à partir d'informations strictement livresques:

L'auteur ne connaît cependant absolument rien du pays qu'elle nous présente; les détails, tant géographiques qu'historiques, sont très éloignés du réel.⁵²

Ce qui laisse présumer que le roman Jean Canada était, en fait, une oeuvre essentiellement socio-idéologique reflétant le point de vue de l'auteur même. Les similarités entre la réalité bretonne «chouanne» et celle de la société canadienne-française de la fin du XVIII^e siècle, telle que la voyait l'auteure, a sans doute eu beaucoup d'influence sur le choix du thème romanesque; il est évident que Raoul de Navery souhaitait exposer ses lecteurs aux anciennes valeurs sociales et morales de la période pré-révolutionnaire française.

Nous reviendrons plus loin sur cet aspect de la question. Nous nous contenterons pour l'instant de découvrir l'étendue des connaissances que l'auteure possédait de son propre pays, de sa propre réalité socio-culturelle et où elle se situait par rapport au climat socio-politique de la France de cet époque. Il est difficile, étant donné le peu de documentation qui existe, de tracer un portrait biographique détaillé de Raoul de Navery. On peut tout au plus essayer d'imaginer l'existence de cette femme de lettres. Même s'il a connu un succès supérieur aux autres romans de Raoul de

⁵²SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.223.

Navery, Jean Canada ne donne que peu d'indices quant à la personne même que fut Eugénie Chervet.

Il est certain que ce roman était un message lancé aux Français catholiques et monarchistes. Madame de Navery, elle-même anti-républicaine et fervente catholique, se consacra entièrement, tout au long de sa carrière littéraire, à une écriture à tendance profondément religieuse. Mais, comme pour nos deux autres romanciers français, Raoul de Navery présentait à son public une image idéalisée de l'Amérique du Nord et de l'avenir. En plus, cette femme laisse, dans Jean Canada, la marque de son appartenance et de son idéologie typiquement bretonnes.

Une chose est cependant certaine: l'oeuvre de Raoul de Navery, entre les années 1860 et 1900, connut au Canada français un énorme succès. Dans Les infortunes du roman dans le Québec au XIX^e siècle publié aux Éditions Hurtubise en 1977, Yves Dostaler dit ce qui suit:

De 1860 à 1900, Raoul de Navery semble jouir d'une estime particulière. Tous ses romans sont en vente chez Payette et Bourgeault en 1879, la bibliothèque de l'*Institut canadien de Québec* en contient plus de trente, les principaux journaux de l'époque publient ses feuilletons. Aussi, *La Revue canadienne* de 1889 affirme-t-elle que «Raoul de Navery est sans contredit un des auteurs les plus populaire et les plus connus».⁵³

⁵³DOSTALER, Yves, Les infortunes du roman dans le Québec au XIX^e siècle, Montréal, Les Éditions Hurtubise, 1977, p.69.

Il va sans dire, si on considère la mentalité de la société canadienne-française du XIX^e siècle, qu'une telle réception de la part des lecteurs de l'époque donne une idée du succès que Raoul de Navery connut en Bretagne et dans les autres parties catholiques et monarchistes de la France. La question de Dieu, de l'Église catholique romaine et de la monarchie était dans cette partie du pays une réalité profondément enracinée dans la culture populaire⁵⁴. Mais il ne faut pas voir en Raoul de Navery qu'une recluse qui n'écrivit ses romans qu'à la lueur d'une imagination fébrile. Elle était une femme cultivée et, comme nous l'avons mentionné plus haut, visita les principaux pays du continent européen.

Outre certains éléments qui tiennent d'une ignorance géographique du Bas-Canada et quelques invraisemblances littérairement excusables, Raoul de Navery ne se démentait pas: Jean Canada fut pensé et écrit dans la même idéologie que le reste de son oeuvre. Il n'y a qu'à lire, parmi une imposante collection d'ouvrages tels Les Marquerites (1856), Avocats et paysans, les Chevaliers de l'écritoire, etc... pour se rendre compte de l'idéologie, comme nous l'avons déjà dit, profondément religieuse de cette femme de lettres.

⁵⁴BORDONOVE, Georges, La vie quotidienne en Vendée pendant la Révolution, «Artisans, tisserands et citadins», Paris, Librairie Hachette, 1974, pp.55-60.

Nous nous trouvons face à une triple vision d'une situation qui implique non seulement le peuple français mais aussi, par l'utilisation d'événements franco-canadiens, le peuple canadien-français. Verne fut un catholique monarchiste rêvant de révolutions, Chevalier fut un républicain convaincu et Raoul de Navery encouragea, dans son oeuvre, la propagation de la foi.

L'intertextualité, comme nous le verrons au troisième chapitre, est un phénomène inévitable qui permet à l'auteur, que celui-ci en soit conscient ou non, de transposer dans une représentation romanesque -fictive- sa propre réaction vis-à-vis la réalité dans laquelle il évolue, ainsi que sa compréhension des réalités qui lui ont été léguées par tous les «autres textes» qui forment sa réalité immédiate au moment de la création du roman en question.

Nous pouvons penser, à la lumière des éléments biographiques de chaque auteur et par l'influence exercée par le contexte socio-politique propre à chacun, que les romans Famille-Sans-Nom, Poignet d'Acier et Jean Canada illustrent, respectivement, les convictions sociales, politiques et religieuses de Jules Verne, Henri-Émile Chevalier et Raoul de Navery; et qu'il n'aurait pu en être autrement.

CHAPITRE 2

*Quelques romanciers français qui s'intéressèrent à la
Chouannerie*

Comme nous l'avons mentionné, les dénominateurs communs qui unissent Jules Verne, Henri-Émile Chevalier et Raoul de Navery est le fait qu'ils étaient tous Français et qu'ils ont écrit leur roman pour un public lecteur français. Il nous semble alors intéressant de dresser une comparaison entre ces auteurs et leurs contemporains français qui, à la même époque, ont écrit des romans traitant d'un mouvement contre-révolutionnaire chouan qui, comme le fait remarquer Sylvain Simard dans Mythe et reflet de la France, contiennent des similarités avec ceux qui avaient, comme toile de fond, la Rébellion bas-canadienne de 1837-1838. Nous nous sommes intéressés à Victor Hugo et Quatrevingt-Treize, Jules Barbey d'Aurevilly et L'ensorcelée et Gérard de Nerval et Le marquis de Favolle.

Tout autant que Jules Verne de qui il fut l'idole, Victor Hugo oscilla, entre son goût de l'ordre établi, des pompes, de la monarchie et sa fascination pour la révolte, pour le renversement de tout ce qui écrasait les âmes et le peuple.⁵⁵ Certains le portèrent aux nues tandis que d'autres lui vouèrent une haine parfois démesurée. Fut-il un poète conservateur que l'expérience de la vie convertit à la cause républicaine ou un politicien poète qui sut quand changer de camp?

⁵⁵BEAULIEU, Victor-Lévy, Pour saluer Victor Hugo, Montréal, Éditions du jour, (Collection littérature du jour), 1971, pp.123-124.

Il fut sans contredit le poète qui, par le tranchant des images que sa poésie pouvait provoquer, écrasa de sa force tous les autres poètes et se vit proclamé le «poète national». On remarquera que, en France comme au Québec du XIX^e siècle, la popularité de Victor Hugo coïncide avec l'éveil du nationalisme⁵⁶.

Il semble que ce soit Roland Le Huenen qui, dans Vendée, Chouannerie, Littérature, décrit le mieux l'idéologie profonde de Victor Hugo⁵⁷. Le poète, sûrement, changea d'idéologie et de camp; mais c'est à un niveau tout autre que son idéologie prenait sa source, là où le lectorat et la critique n'eurent pas tous accès.

Il n'en est cependant pas de même pour Jules Barbey d'Aurevilly. En écrivant L'ensorcelée, cet aristocrate de vieille souche normande n'entendait laisser aucun doute quant à son idéologie. Ce roman donne la vedette à la Chouannerie; mais surtout à l'élite aristocrate qui, à la suite du marquis de La Rouërie, se mirent à la tête - et souvent furent forcés de le faire⁵⁸ - du mouvement Chouan normand et breton. Plus conservateur que Victor Hugo, Barbey d'Aurevilly prétend que l'Histoire est en proie à une

⁵⁶POLL-WATTS, Irène, Victor Hugo au Québec, «L'influence de l'oeuvre de Hugo sur la poésie québécoise du XIX^e siècle», Revue des Sciences Humaines, Tome XXVII, no.147, juillet-septembre 1972, p.387.

⁵⁷LE HUENEN, Roland, Vendée Chouannerie Littérature, «Les Chouans, Quatrevingt-treize: modèles de vérité et mise en fiction», (Actes du Colloque d'Angers 12-15 déc.1985), 1986, p.302

⁵⁸BORDONOVE, Georges, La vie quotidienne en Vendée pendant la Révolution, Paris, Librairie Hachette, 1974, p.153.

dégradation de plus en plus rapide. L'ancienne société, telle que le romancier se la rappelle, est en voie de disparition; ce qui équivaut, selon lui, à la ruine de la civilisation française.⁵⁹

C'est donc par souci de ne pas laisser la gloire du passé sombrer dans l'oubli que le romancier écrit L'ensorcelée; là réside son idéologie:

Ils [les nobles] ont abandonné l'«antique coutume féodale de vivre parmi leurs serviteurs» et de protéger activement les manants, coutume qui leur assurait la vénération et, en temps de chouannerie, la collaboration du petit peuple.⁶⁰

Comment peut-on se méprendre sur l'idée que se faisait l'auteur de la noblesse, de la société et du «petit peuple»? Ce qui ramène au Roi, à la Cour et à l'omniprésente religion catholique, et qui rejoint, encore une fois, l'idéologie de Raoul de Navery.

Mais ce qui ressort le plus est, comme dans Splendeurs et misères des courtisanes d'Honoré de Balzac⁶¹, le ressentiment de l'auteur envers l'«encanaillement» de la noblesse à la nouvelle élite bourgeoise: ces roturiers qui permirent à maints nobles de

⁵⁹BERNARD, Claudie, Vendée, Chouannerie, Littérature, «Refoulement historique, sublimation romanesque: la Chouannerie dans L'ensorcelée de Barbey d'Aurevilly», (Colloque d'Angers, 12-15 décembre 1985) Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1986, p.122.

⁶⁰BARBEY D'AUREVILLY, Jules, L'ensorcelée, Paris, Typographie François Bernouard, 1930, 623.

⁶¹BALZAC, Honoré de, Splendeurs et misères des courtisanes, Paris, Gallimard et Librairie Générale française, 1963.

continuer à vivre dans une position sociale privilégiée que leurs moyens ne leur permettaient plus.

Barbey d'Aurevilly, contrairement à la plupart des auteurs du XIX^e siècle français, ne semble pas se sentir «écartelé» entre les sentiments qui l'animent face à la situation. Il voit se dissiper, sans qu'il n'y puisse quoi que ce soit, les valeurs qui ont fait la gloire et la puissance de la France: le Trône, la noblesse et la grande propriété.

Mais c'est surtout dans la conclusion de L'ensorcelée que Barbey d'Aurevilly résume son idéologie. Après avoir purgé la peine infligée par l'abandon des valeurs ancestrales; le prêtre (La Croix-Jugan) meurt, au pied de l'autel, aux mains d'un assassin inconnu.

Dans Le marquis de Fayolle, Gérard de Nerval, tout comme Barbey d'Aurevilly dans L'ensorcelée, n'hésite pas quant aux sentiments qu'il entend transmettre dans son oeuvre, même si les raisons ne sont pas les mêmes chez les deux auteurs.

Les idées de Gérard de Nerval sont, selon Jacques Bony, assez évidente pour que l'on puisse les identifier aux événements romanesques du Marquis de Fayolle⁶². L'aristocratie, la Chouannerie

⁶²BONY, Jacques, «Un roman feuilleton sur la Chouannerie en 1849; Le marquis de Fayolle de Gérard de Nerval» Vendée, Chouannerie, Littérature, Actes du Colloque d'Angers, 12-15 décembre 1985,

et le clergé breton n'y tiennent certes pas le beau rôle; mais c'est, toujours selon Bony, secondaire dans le roman. C'est surtout le conflit entre le père et le fils, et les luttes fratricides (de celles que mentionne Raoul de Navery à la fin de Jean Canada), qui semblent être au coeur du message de l'auteur.

Mais ce qui est curieux est la position paradoxale affichée par Nerval dans Le marquis de Fayolle. En effet, le romancier semble, à la fois, voir d'un bon oeil la lutte des Chouans, des prêtres et des nobles contre le nouveau pouvoir et, en même temps, parce qu'il est lui-même républicain, il les condamne⁶³.

La raison en est peut-être simplement que Gérard de Nerval était un bourgeois et que, comme beaucoup d'autres écrivains bourgeois de son époque, il fut partagé entre les dangers de sa lucidité et le confort de sa position sociale.

Mais, d'après ce qu'en dit Bony, Gérard de Nerval ne serait pas parvenu à écrire son roman pro-républicain sans y laisser une importante trace de ses propres problèmes et obsessions (Vendée Chouannerie Littérature:99).

Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1986, pp.93-101.

⁶³BONY, Jacques, Vendée Chouannerie Littérature, Actes du Colloque d'Angers (1985), Angers, Les Presses de l'Université d'Angers, 1986, pp.93-100.

Sans doute la Chouannerie bretonne et normande, ainsi que l'armée vendéenne diffèrent-elles en plusieurs points de la Rébellion des Patriotes. Mais ce qui nous intéresse est le fait que l'on retrouve, dans les romans chouans retenus et dans les romans «patriotiques bas-canadiens», à des «époques littéraires» qui ne coïncident pas, les mêmes éléments idéologiques, où les valeurs socio-historiques et religieuses disparues sont à la base de la quête romanesque.

Sur ce point, nous pouvons rapprocher tous les artistes qui, sous le couvert d'un thème quelconque, et qu'ils le veuillent ou non, doivent travailler à partir de ce qui les compose. Aucun, semble-t-il, n'est jamais parvenu à y échapper.

CHAPITRE 3

L'apport intertextuel

Selon Michael Riffaterre, dans «La syllepse intertextuelle», l'intertextualité est: "[...]un mode de perception du texte, c'est le mécanisme propre de la lecture littéraire."⁶⁴ La lecture linéaire ne donnerait que le sens, tandis que l'intertextualité donnerait la signifiante; un rapport entre les mots du texte et des systèmes verbaux extérieurs au texte, même si, parfois, certains mots se retrouvent partiellement cités dans le texte."

On peut donc dire que les stéréotypes et les clichés font obligatoirement partie du phénomène intertextuel, qu'ils ne sauraient exister en dehors de celui-ci. Anne Herschberg-Perrot l'explique ainsi:

Le cliché et le stéréotype, de par leur origine étymologique, évoquent l'image de la «frappe», reproduisant la même figure, le même caractère. Structures signifiantes figées, le cliché et le stéréotype sont reçus à la fois comme des formules et des pensées rebattues[...]qui ne sont analysables que dans le discours. C'est, en effet, à l'intérieur d'un contexte énonciatif qu'ils apparaissent comme emprunt, déjà dit, faisant appel à une mémoire du texte. (C'est moi qui souligne)⁶⁵

De plus, il apparaît évident que l'idéologie particulière à chaque auteur est le produit des interactions textuelles auxquelles il fut exposé. Le contraire semblerait impensable: si tout ce qui est dit ou écrit est la conséquence de lectures ou d'expériences

⁶⁴RIFFATERRE, Micheal, «La Syllepse intextuelle» Poétique, no.40, nov. 1979, pp.496-520.

⁶⁵HERSCHBERG-PERROT, Anne, Littérature, no.36, «Clichés, stéréotypie et stratégie discursive dans le discours de Lieuvain», décembre 1979, p.88.

antérieures, ce n'est donc qu'à partir de cette antériorité que les stéréotypes et les clichés peuvent exister et être utilisés - ou plutôt resservis.

Il en est ainsi de nos trois auteurs et des trois romans. C'est à leur lecture et en y cherchant des référents correspondants qu'il sera possible de déterminer, premièrement l'aspect intertextuel et ses évidences qui se retrouvent dans les stéréotypes et les clichés. Il n'est pas impossible que nos romanciers français, en particulier Raoul de Navery et Jules Verne, grâce à la diffusion de certaines oeuvres canadiennes et à la publication de nombreux ouvrages sur le Canada en France, aient pu parcourir, entre autres, les rares romans d'aventure historique canadiens-français de l'époque, ne serait-ce que pour y puiser des informations d'ordre géo-sociologiques sur le Bas-Canada et sur les Canadiens français.

Il est certain que Jules Verne, Henri-Émile Chevalier et Madame de Navery connaissaient l'existence de l'insurrection canadienne-française de 1837-1838. C'est avec presque trente ans de recul qu'Henri-Émile Chevalier écrira Poignet d'Acier ou les Chipiouais, Raoul de Navery écrira Jean Canada quarante ans après les faits et Jules Verne attendra cinquante ans avant d'écrire Famille-sans-Nom. Le caractère exotique des romans et la relative ignorance de la réalité canadienne chez les auteurs français

suggèrent fortement l'utilisation et la transposition de thèmes et de préoccupations spécifiquement françaises.

Nous nous attarderons sur certains de ces thèmes, tel la religion, la réalité socio-politique française, le culte du héros, l'admiration pour les États-Unis d'Amérique, les références littérales, les diverses perceptions en ce qui concerne les Indiens, les stéréotypes et les clichés et, enfin, les invraisemblances et illogismes qui se rattachent à chacun de ces thèmes.

La religion

On a déjà dit que Jules Verne était un bon bourgeois et pratiquait le catholicisme. Mais cet aspect de sa personnalité ne semble pas avoir joué un rôle prépondérant dans le roman Famille-Sans-Nom. L'auteur y mentionne les coutumes du clergé catholique telles qu'elles existent au Canada français, les compare à celles qui existaient dans la France de l'Ancien Régime; mais c'est, à peu de choses près, tout ce qu'il en dit. C'est sans doute en guise de reproche aux «prêtres jureurs» vendéens et pour louer ceux qui ne se plient pas aux exigences des Républicains qu'il dit:

Et il n'est pas jusqu'au clergé qui ne l'attise! répondit Sébastien Gramont. En public comme en particulier, dans les sermons comme dans les entretiens, nos prêtres prêchent contre la tyrannie anglo-saxonne.⁶⁶

⁶⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.117.

Ce qui ne l'empêche toutefois pas de faire un lien entre le clergé catholique canadien-français et celui qui «rêgna» en France jusqu'à la Révolution de 1789:

A cette époque, le clergé catholique possédait en Canada une influence considérable, au double point de vue social et intellectuel.[...] C'était la lutte des vieilles croyances catholiques, implantées par l'élément français dès l'origine de la colonie, contre les dogmes protestants que les Anglais cherchaient à introduire chez toutes les classes.⁶⁷

Il déplore sans doute le peu de sympathie que les prêtres de son époque recevaient de la population post-révolutionnaire française, même s'il voit et admet chez ceux-ci un autoritarisme qui subsistait encore, en 1889, au Canada français. Mais il réserve aux prêtres catholiques du Bas-Canada un meilleur sort que celui subi par leurs homologues européens. C'est par le personnage de Catherine Harcher que Verne présente une image réaliste des politiques de l'Église catholique en terre canadienne:

J'en fais mon affaire, répliqua Catherine. C'est un excellent homme, notre curé! D'ailleurs, sa dime ne lui échappera pas, et il ne voudra pas désobliger des clients comme nous.⁶⁸

Et pour réaffirmer la similarité qui existait entre le clergé français et canadien-français, Verne poursuit:

[...]ce qui est à noter, c'est que les vieilles coutumes françaises se retrouvent encore au milieu des villes et des campagnes de la province canadienne. Dans les paroisses rurales, [...]c'est la dime qui entretient le

⁶⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.145.

⁶⁸VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.173.

clergé catholique.[...]de par les traditions de la dîme, le petit Jean appartenait à l'église. Comme tel, il serait élevé aux frais de la paroisse.⁶⁹

Malgré ces considérations, Jules Verne tenait à souligner l'influence spirituelle qu'exerçait sur la population du Bas-Canada le prêtre canadien-français:"Ce n'est plus un frère qui te parle, c'est un ministre de Dieu[...]"⁷⁰

Jean Chesneaux, dans Une lecture politique de Jules Verne, explique l'attitude de Verne par rapport à la religion et au clergé:

La pensée religieuse de Jules Verne l'apparente donc à un déisme vague, voire à un panthéisme (ce que suggère son insistance obsédante à saluer les forces obscures de la nature créatrice), Beaucoup plus qu'au christianisme officiel. M. Moré pense à la religiosité confuse de Victor Hugo. Mais ne peut-on pas évoquer aussi le déisme de la franc-maçonnerie, dont Jules Verne avait dû fréquenter des adeptes dans l'entourage de Hetzel.⁷¹

Il est à noter que les choses de la religion, de Dieu et des hommes de l'Église sont presque toujours absentes de l'oeuvre de Verne. Mais quant il met en scène quelques portraits de «religiosité», il le fait avec un motif bien déterminé. Dans Monde connu et inconnu, Verne fait dire par Hattaras:

⁶⁹VERNE Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, pp.181-182.

⁷⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.349.

⁷¹CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, Paris, Librairie François Maspero, 1971, p.124.

«Dans ces longues campagnes, la prière en commun, la lecture de la Bible doivent réunir souvent des esprits divers et les relever aux heures de découragements; Shandon connaissait par expérience l'utilité de ces pratiques et leur influence sur le moral d'un équipage.»⁷²

Il [Jules Verne] se situe donc entre l'apparente indifférence religieuse de Henri-Émile Chevalier et le fanatisme catholique de Raoul de Navery.

La situation est quelque peu différente avec Henri-Émile Chevalier. Il ne traite de Dieu et de la religion, dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, que d'une façon très superficielle, et presque toujours par la bouche d'un personnage secondaire: Nick Whiffles; un Irlandais qui épousa la cause des Franco-canadiens:

Comme il vous plaira, capitaine. Du reste, ce serait facheux, n'est-ce pas, que cette créature du bon Dieu (c'est moi qui souligne) devint la femme d'un Peaux-Rouge.⁷³

Le personnage Whiffles [l'Irlandais] ne s'en tient pas là. Il emploie le nom de Dieu pour accentuer les valeurs auxquelles il croit; même lorsqu'il parle à sa chienne Tristesse et Chevalier en profite pour y insérer un cliché qui a déjà servi dans maints romans avant celui-ci: "La gourmandise est la mère de tous les vices. (c'est moi qui souligne) [...] Le whiskey est l'ami des enfants

⁷²CHEsNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, Paris, Librairie François Maspero, 1971, p.124.

⁷³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les Drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.183.

du bon dieu, lorsqu'on en abuse point"⁷⁴. Peut-être Chevalier voulait-il mettre en évidence cette caractéristique du peuple irlandais; à la fois religieux et irrévérent, foncièrement croyant mais ostensiblement frondeur; ou souhait-il mettre en évidence l'apport des Irlandais du Bas-Canada à la cause de la Rébellion des Patriotes.

Chevalier termine même son roman en se servant du nom de Dieu et d'un autre cliché qui se retrouve souvent dans la littérature française: "Oh! moi, répondit Whiffles avec un mélancolique sourire, le bon Dieu qui m'a protégé jusqu'à ce jour ne m'abandonnera pas. Il n'abandonne jamais ceux qui ont foi en lui (c'est moi qui souligne)"⁷⁵.

Les autres personnages, spécialement les Indiens⁷⁶, parlent du Manitou, mais on sent que Chevalier ne se sert de ce nom que pour «épicer» le roman. Mais c'est l'auteur qui traite de la relation qui existe entre Caroline Robin et Dieu; le lecteur s'en trouve informé par l'omniprésence de l'auteur: "[...]et lorsqu'elle vit les Indiens s'écarter avec terreur, Victorine le crût sauvé;

⁷⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1889, p.222.

⁷⁵CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1889, p.272.

⁷⁶CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1889, p.144.

dans son coeur compatissant se formula une prière de reconnaissance à Dieu"⁷⁷.

Il en est cependant autrement lorsqu'on aborde, dans Jean Canada de Raoul de Navery, le thème de la religion. Le sujet est clair et sans équivoque: il s'agit du catholicisme romain, étroitement lié, sinon partie intégrante, à la monarchie et à la Patrie.

Bien que maintenant inconnu en Amérique du Nord, Jean Canada connut un grand succès en France; cet ouvrage se distribue encore à notre époque dans les lycées français.⁷⁸ Malgré des représentations géographiques erronées et des péripéties romanesques parfois invraisemblables, l'auteure maintient jusqu'au bout son message apostolique et évangéliste: "[...]et s'il [le missionnaire Favien] fume le calumet dans les huttes de feuillage recouvertes de peaux de bison, il n'oublie pas d'y laisser un crucifix et d'en arracher les manitous"⁷⁹ (c'est moi qui souligne). La notion de Dieu et du catholicisme sont inséparables: «hors de l'Église point de salut».

⁷⁷CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.163.

⁷⁸SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p.222

⁷⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.11.

C'est principalement contre le protestantisme que Raoul de Navery s'élève le plus. Elle ne semble pas pouvoir séparer la race anglaise et le protestantisme; elle considère cette combinaison comme l'ennemi à abattre: "Alors on me parla d'apostasie... Si je reniais mon Dieu, je trouverais plus que l'aisance, sinon... hélas!..."⁸⁰ L'auteure pousse l'effet contaminant du protestantisme au sein même de la famille Jeffs: "Évite également d'affecter du zèle et de te mêler aux papistes"⁸¹. Ce comportement vis-à-vis le protestantisme dans le roman est compréhensible si on considère les conflits qui opposèrent les catholiques et les protestants en Bretagne.

Dans la même veine que le reste de son oeuvre, Raoul de Navery prête à des jeunes filles les rôles de propagandistes même si, dans Jean Canada la mère de Lucy David (un autre pseudonyme de l'auteure: dame David), une des deux héroïnes catholiques, introduit carrément le thème principal du roman:

La persécution est la persécution, dit la veuve. La Canada est catholique et l'Angleterre est protestante, voilà... C'est une raison, n'est-ce pas?⁸²

Lorsque Raoul de Navery parle de «religion», il s'agit, bien sûr, de la religion catholique:

⁸⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, c. Blériot, 1877, p.51.

⁸¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.86.

⁸²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.91.

Toutes les sympathies de Nadie [la fille de Jeffs] était pour le «vieux pays». La Canada catholique et chevaleresque était la patrie de son âme.[...]Où n'existe pas le lien sacré de la religion, toute affection reste fragile.⁸³

Elle prête même au personnage de la Nonpareille des convictions qui ne cadrent pas tellement avec celles des «sauvages» de l'époque; même ceux qui avaient, pour toutes sortes de raisons, embrassé les croyances des Français:"La Nonpareille suivra les vierges du Christ dans le paradis des délices⁸⁴; ou encore:"Quand la Nonpareille mourra, elle ira au ciel dans son habit de fille de la race des Abénaquis, et elle prendra place à côté de sainte Catherine-des-Bois"⁸⁵

Mais l'auteure s'assure, dans Jean Canada, de tenir la religion catholique au premier rang. Pas plus que le protestantisme, la religion des «sauvages» ne doit mettre en danger la suprématie souhaitée du catholicisme:

Jeune-Liane, demanda Tanguy, les Indiens vont-ils exiger de moi de vivre au milieu d'eux, d'adopter leur religion et leurs coutumes[...]tu vois bien que je ne saurais partir sans me parjurer[...]⁸⁶

Ces paroles, moins virulentes que lorsqu'il s'agit de se défendre contre le protestantisme, ont la même intention romanesque. Raoul

⁸³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.127.

⁸⁴NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.227.

⁸⁵NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.139.

⁸⁶NAVERY, Raoul, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.223.

de Navery, pour qui tout ce qui n'est pas catholique ne peut être sacré, fait dire à ses personnages principaux exactement ce qu'elle pense de la religion pratiquée par les Anglo-saxons et la façon avec laquelle ils contaminent les jeunes âmes catholiques:

Sous prétexte de m'instruire, il [le révérend Grugges Laird] tente de m'égarer.[...] Ces pages sont l'oeuvre d'un protestant.[...] Ce n'est pas votre faute, ma fille, vous suivez le culte qui vous fut enseigné, mais s'il m'étais réservé de vous démontrer votre erreur, de déchirer le bandeau couvrant vos yeux, de vous appeler à la vérité, ce serait pour mon coeur un beau et doux triomphe. Les papistes ont troublé votre esprit et faussé votre jugement.⁸⁷

Enfin, Raoul de Navery ne pouvait, dans un contexte romanesque, passer sous silence l'importance et l'influence que le clergé et les prêtres exerçaient sur elle et sur ses lectrices:

Tanguy n'avait pas quitté l'abbaye de Léhon depuis assez de temps pour avoir perdu la ferveur qui lui fit longtemps souhaiter la robe de bure de ses doctes et saints compagnons.[...]Pleurez, mais croyez-moi; repentez-vous, mais ne cessez point d'espérer...Si nous avions ici un prêtre nous courberions le front devant lui, nous le supplierions de rendre l'innocence à notre âme[...]⁸⁸

La réalité socio-politique française

La France du XIX^e siècle (1789-1867) connut une succession de soulèvements populaires et de conflits internes qui laissèrent des marques dans les mentalités collectives et régionales. Il ne serait pas réaliste, même en s'en tenant au contenu des trois romans, de

⁸⁷NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.139.

⁸⁸NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, pp.205-206.

traiter simultanément de la réalité socio-politique des trois auteurs.

L'année même où il écrit Famille-Sans-Nom, Jules Verne est élu conseiller municipal d'Amiens; ce qui suscita l'étonnement de plusieurs et la consternation de certains de ses proches⁸⁹.

Mais il ne faut pas oublier que Verne était un Breton et que son ambivalence idéologique datait de longtemps. Certains ont voulu voir dans son élection un revirement «de droite à gauche». Quoi qu'il en soit, le roman Famille-Sans-Nom nous donne un aperçu de l'homme politique qui, jusqu'en 1888 (un an avant la parution de Famille-Sans-Nom), s'était bien gardé de se mêler officiellement à la politique, même si ses amitiés politiques étaient connues⁹⁰.

Dans presque toute son oeuvre, sauf pour Michel Strogof (situation qu'il rectifia), Verne se porte à la défense des minorités et attaque le colonialisme et l'impérialisme sous toute ses formes. Dans Famille-Sans-Nom il s'en prend à l'Angleterre et à ses représentants canadiens qui forment le gouvernement du Bas-Canada. L'auteur a ses propres raisons d'agir de la sorte: à l'époque, la France et l'Angleterre s'affrontent, entre autres,

⁸⁹CARRÉ, Adrien, Vendée Chouannerie Littérature, Actes du colloque d'Angers (1985), Les Presses de l'Université d'Angers, Angers, 1986, 439.

⁹⁰CARRÉ, Adrien, Jules Vernes récupéré, «Vendée Chouannerie Littérature», Actes du Colloque de Nantes de 1985, Nantes, Presses de l'Université d'Anger, 1986. p.437.

sur le sol africain; de même qu'il ne sut jamais pardonner à la France d'avoir perdu - ou céder - l'Alsace et la Lorraine à l'envahisseur étranger:

Et d'ailleurs, cette Nouvelle-France, n'était-ce pas un morceau de la patrie, comme cette Alsace-Lorraine que l'invasion brutale allait arracher trente ans plus tard? Et les efforts tentés par les Franco-Canadiens pour lui rendre au moins son autonomie, n'est-ce pas là un exemple que les Français de l'Alsace et de la Lorraine ne doivent jamais oublier?⁹¹

Verne se sert de son roman historique canadien-français pour passer son message à ses jeunes lecteurs français. Il se sait l'auteur préféré de la jeunesse française; toute son oeuvre fut bâtie pour eux: Hetzel, en homme d'affaire averti y a vu:

Un Simon Morgaz, c'est un traître qui a livré ses frères et vendu son pays. Et on le comprendra, surtout dans cette France qui n'ignore plus «maintenant» combien sont implacables les haines que mérite le crime de lèse-patrie. (C'est moi qui souligne)⁹²

Plus loin, c'est presque une invitation à l'action que l'auteur transmet à ses lecteurs:

Ce n'est pas en vain que des patriotes versent leur sang pour recouvrer leurs droits. Que cela ne soit jamais oublier de tout pays à qui incombe le devoir de reconquérir son indépendance.⁹³

Mais il fait quand même la part des choses et ses convictions monarchistes ne l'empêchent pas, peut-être plus pour les besoins de

⁹¹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.10.

⁹²VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.23.

⁹³VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.419.

la cause que par conviction personnelle, de reprocher à la France l'abandon de la colonie canadienne:

[...] le fils de ces fondateurs de la plus belle des colonies d'outre-mer, que l'odieuse indifférence de Louis XV avait abandonnée aux exigences de la Grande-Bretagne.⁹⁴

On retrouve encore, dans Famille-Sans-Nom, le thème qui servit de modèle aux autres roman vernéens et qui puisait sa source dans les élans impérialistes européens:

«Une province arrachée à son pays, ajout-a-il [Jean Canada], c'est un enfant arraché à sa mère! Cela doit être l'objet de revendications sans trêves, de luttes sans merci. Cela ne peut s'oublier jamais!»⁹⁵

Jules Verne voyait-il dans le mouvement insurrectionnel canadien-français une copie de l'insurrection vendéenne? Il est certain qu'il s'est servi de certains éléments de cet épisode, en y insérant des termes familiers à ses lecteurs: " Les soldats, faciles à viser, payèrent chèrement la dédaigneuse imprudence avec laquelle ils s'exposaient aux feux de ces «paysans» comme disait leur chef".⁹⁶ On croirait lire Balzac ou Hugo dans leurs romans chouans.

Si tel est le cas pour Verne, il le fait surtout en citant deux écrivains qui, mieux que lui-même, connaissaient le Canada et son Histoire:

⁹⁴VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.68.

⁹⁵VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.95.

⁹⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.254.

Les moeurs y étaient toujours celles du XVII^e siècle. Un auteur anglais, Russell, a très justement pu dire: «Le bas Canada, c'est plutôt une France du vieux temps où régnait le drapeau blanc fleurdelysé.[...] Un auteur français, Eugène Réveillaud, a écrit: «C'est le champs d'asile de l'Ancien Régime. C'est une Bretagne ou une Vendée d'il y a soixante ans, qui se prolonge au-delà de l'Océan.»⁹⁷

C'est donc, paradoxalement, la France de l'Ancien Régime et l'anti-impérialisme que prône Jules Verne. Il était, selon certains critiques, d'une part monarchiste et catholique du fait de sa naissance et de ses liens bretons et, d'autre part, républicain et nationaliste par la tendance populaire en vogue à l'époque.⁹⁸ Sa prépondérance pour les causes perdues que l'on retrouve partout dans son oeuvre, déborde, dans Famille-Sans-Nom, de la situation entre les Canadiens français et les Anglo-Saxons:

A l'ouest se développe le quartier anglais, ou écossais - ceux que les anciens du pays appelaient «les petites jupes» - à l'est, le quartier français.[...] En dehors de ces quartiers opulents, les Irlandais sont, pour ainsi dire, confinés dans leur ghetto de Sainte-Anne[...]⁹⁹

Mais Verne, qui ne perd pas une occasion de s'en prendre aux Anglo-saxons, n'est pas, encore une fois, fidèle à ses idées fondamentales. Au début de sa carrière, il écrit à son éditeur Hetzel: "J'adores Londres et les Anglais"¹⁰⁰. Son antipathie pour

⁹⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.67.

⁹⁸CARRÉ, Adrien, Vendée Chouannerie Littérature, «Jules Verne fidèle du comte de Paris», Actes du Colloque d'Angers de 1985) Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1986, pp.437-441.

⁹⁹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, pp.51-54.

¹⁰⁰CHENEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, Paris, Librairie François Maspero, 1971, p.127.

les Anglais, s'il faut en croire ces contradictions, relève beaucoup plus de la poussée colonialiste britannique que d'une inimitié pour la race anglo-saxonne même.

Henri-Émile Chevalier n'échappe pas non plus à la transposition idéologique dans ses romans d'aventures canadiens. Bien que sa collection «Les drames de l'Amérique du Nord» dépeigne les différentes facettes humaines et géographiques du territoire Nord-Américain, on y retrouve tout de même des traces de transférence entre la trame du roman et l'expérience personnelle de l'auteur.

On retrouve, dans Poignet-d'Acier ou les Chipiouais, trois groupes de personnages qui sont sans cesse comparés aux Français. Il y a les Anglais, les Indiens, les Métis et, enfin, mais alliés aux héros français, l'Irlandais. Les Américains, que l'auteur a quand même eu l'occasion de connaître, ne sont mentionnés que pour mettre en évidence la malhonnêteté des Indiens¹⁰¹.

Il est clair que Chevalier se range totalement du côté des Français et de la France; du côté des patriotes canadiens-français et de la Rébellion. Est-ce par conviction personnelle ou purement par un solide sens des «affaires»? Certains critiques ont douté de l'intégrité patriotique de Chevalier. Mis à part Poignet-d'Acier,

¹⁰¹CHAVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chipiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.25.

le mouvement patriotique canadien-français, Nick Whiffles, Louis le Bon et le couple Robin, tous les autres personnages du roman sont, à différents degrés, des sujets de ridicule.

L'antipathie qu'il éprouve envers les Anglais est compréhensible au plan romanesque. Il s'en prend à la Compagnie de la baie d'Hudson et, références à l'appui, expose les atrocités perpétrées par celle-ci contre les Indiens¹⁰². Il décrit ensuite, d'une manière brutale, les Indiens et leurs croyances. Mais là où Chevalier y va à fond, c'est lorsqu'il traite des Métis, en particulier du personnage James MacCarthy, issu de l'union d'un Anglais et d'une Indienne¹⁰³. Il est surprenant de constater à quel point Chevalier devient virulent dans ses descriptions des caractères physiques et moraux des demi-sangs¹⁰⁴. Ils sont, dans les romans de Chevalier, méprisés par les Français, les Anglais et, en plus, par les Indiens. Doit-on voir, de la part de l'auteur, un déplacement psychologique envers les difficultés d'acceptation qu'il a lui-même rencontrées en France, aux États-Unis et dans le Bas-Canada? Ou peut-être voyait-il dans la situation socio-

¹⁰²CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.16.

¹⁰³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1889, p.40.

¹⁰⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1889, p.46.

politique française un «métissage», un abâtardissement de la société post-révolutionnaire?

Que penser du fait que, dans tout le roman, Poignet-d'Acier, ex-capitaine de régiment français et chef des patriotes canadien-français et le métis James MacCarthy ne se rencontrent pas? Les Indiens, à l'instigation du Métis, attaquent et massacrent les Anglais; ces derniers, personnifiés par le gouverneur du poste, tentent d'appréhender et de détruire Poignet-d'Acier. Mais, à la fin du roman, ce sont les Indiens, aidés du métis James MacCarthy, qui détruisent Poignet-d'Acier, laissant les Robin et Nick Whiffles continuer son oeuvre mais, par le fait même, admettant la défaite des Français en terre canadienne.

Peut-on transposer cette situation en terre française et la comparer aux rôles qu'ont joué, dans les soulèvements de 1789 à de 1848, les Républicains, les Vendéens et les Chouans; les Anglais, les nobles, les bourgeois et, plus tard, les ouvriers? On pourrait facilement se croire, ici aussi et à quelques écarts près, en plein roman chouan. Les décors diffèrent peut-être, mais le fil des histoires et les descriptions des certains personnages sont sensiblement les mêmes. Mais à tout cela s'ajoute le «génie» de Chevalier à tirer profit, afin de s'attirer les faveurs du public lecteur, de tout ce qui est exotique.

Les choses sont beaucoup plus limpides avec Raoul de Navery. Jean Canada traduit fidèlement les préoccupations socio-politiques de l'auteure. En plus d'être catholique, l'idéal de Raoul de Navery doit être Français:

Je sais déjà, dit le maître de l'habitation [Jean Canada] que vous êtes des hommes de coeur et d'esprit; votre langage m'apprend que vous êtes Français; en faut-il davantage pour se comprendre et s'apprécier?¹⁰⁵

L'émigration massive de la noblesse et la destruction de ce qui constituait l'âme de l'Ancien Régime inquiètent l'auteure et elle se sert de son roman historique pour reconforter ses lectrices quant à l'accueil qui attend ceux qui ont dû s'exiler:

Quelle joie pour des exilés de trouver dans cette terre lointaine un homme en qui revit d'une façon si puissante l'amour du vieux drapeau et le culte de Dieu[...] La France! ma chère et noble France.¹⁰⁶

Ce qui trouble Raoul de Navery devient encore plus explicite si on compare deux phrases du roman Jean Canada: "Nous fuyons la France qui ne nous offre aujourd'hui que l'échafaud[...]...tous offriraient leur sang pour la Nouvelle-France...Abandonnés par la mère-patrie, nous ne pouvions nous résoudre à l'oublier."¹⁰⁷ Il n'y a pas loin entre le sens de ces deux phrases et ce qu'auraient pu dire les Français de la Vendée et de la Bretagne au lendemain de la

¹⁰⁵ NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.38.

¹⁰⁶ NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.39.

¹⁰⁷ NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.40 et p.42.

débâcle. L'Histoire démontre même le peu d'intérêt apporté au sort des Vendéens et des Bretons avant 1789¹⁰⁸.

Et avec quelle justesse utilise-t-elle le roman Jean Canada pour remémorer, à ceux qui auraient eu intérêt de l'oublier, l'épisode des «acheteurs de biens nationaux»:

Posez-vous en «chasseurs de terres». Le gouvernement vous donnera une concession avec la condition que vous la ferez approuver par les Indiens, anciens propriétaires du sol...*Quelques barils d'eau de vie, des couvertures et des armes vous procureront une cession régulière (c'est moi qui souligne)*¹⁰⁹

Et, à la page suivante, l'auteure écrit ce que plusieurs devaient sans doute espérer en silence: "Un sentiment de calme lui remplit le coeur à la pensée qu'il pourrait vivre dans ce coin de terre en attendant l'heure du retour. (C'est moi qui souligne)¹¹⁰. Il est évident que, pour Raoul de Navery, tout ce qui n'est pas Français est corrompu. Elle en donne un bel exemple à la page 94 de Jean Canada:

Vous êtes Française mademoiselle? lui demanda-t-il.
Ma mère était Acadienne monsieur.
Française et martyre alors...
[...]Et votre père?
Je prie pour lui, répondit Nadie.

Il faut savoir que le père de Nadie, en plus d'être décrit comme un fourbe, est Anglais et protestant. L'auteure ne prévoit rien de

¹⁰⁸BORDONOVE, Georges, La vie quotidienne en Vendée pendant la Révolution, «Les Cahiers de Doléances (chapitre 5)», Paris, Librairie Hachette, 1974, pp.61-73.

¹⁰⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.34.

¹¹⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.65.

moins que la damnation pour les non-catholiques. Et il ne serait pas non plus impensable d'attribuer le rôle des Républicains français aux Anglais du roman:

Mais ce n'est point assez pour les Anglais de nous avoir pris notre territoire, ils essaient de nous ravir les conquêtes de l'évangélisation.¹¹¹

L'Ancien Régime royal et catholique ne pouvait, surtout chez Raoul de Navery, être pleinement représentatif sans la noblesse française. C'est Tanguy de Coëtquen qui, dans Jean Canada, remplit le rôle de l'aristocrate exilé: "[...]l'unique descendant d'une race glorieuse qui, décimée en France, venait s'éteindre sur une terre lointaine qui fut la France aussi!"¹¹² Plus encore, l'auteure insiste, à la page 195 du même titre, sur sa perception de la qualité aristocratique: "Mon pays est en proie à une guerre intestine qui fait couler le plus pur du sang français sur l'échafaud". Raoul de Navery, sans doute par soucis de réalisme et de crédibilité auprès de son public lecteur, et peut-être surtout pour bien réaffirmer son allégeance, ajouta:

Quelques membres éloignés de la famille des Coëtquen alliées à celle des Châteaubriant survivait encore: qui sait si un ou deux moines de Léhon sauvés du massacre de l'Abbaye ne reviendraient point errer au milieu de ses ruines.¹¹³

¹¹¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.49.

¹¹²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.170.

¹¹³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.232.

Cette phrase exprime clairement l'espoir que nourrit l'auteure de revoir les beaux jours de la restauration de l'Ancien Régime quand, idéalement - voire utopiquement - la noblesse avait à coeur le bien-être de leurs gens: "[...] et je [Patira] lui dit en le quittant: «-Ici comme en Bretagne, je dois mon sang aux Coëtquen[...]¹¹⁴ Enfin, et peut-être en guise d'encouragement pour ceux et celles qui s'exileront à leur tour, Raoul de Navery termine ainsi:

Vous êtes heureux, vous allez revoir la Patrie! A ceux qui vous parleront de la terre lointaine, dites bien que le sentiment français survivra au temps, à la souffrance. La Canada parlera toujours la vieille langue, le Canada regardera toujours la France comme la mère patrie.[...] dieu soit béni, les maîtres rentrent dans leurs seigneuries, les croix des chemins seront relevées et le nom des Coëtquen ne saurait s'éteindre.¹¹⁵

Le culte du héros

Le roman historique, qu'il s'accorde au roman d'aventure ou non, débouche inévitablement sur l'émergence d'une ou plusieurs figures héroïques; ces personnages autour desquels se déroule la trame de l'histoire et qui en incarnent la morale intrinsèque¹¹⁶. Le héros (ou l'héroïne) d'un roman, surtout dans le roman historique et quel que soit l'aspect romanesque que lui

¹¹⁴NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.234.

¹¹⁵NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.315 & 328.

¹¹⁶LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.229.

attribue l'auteur, représente presque toujours une projection suggestive de la part de celui-ci; projection souvent déguisée sous le masque d'un stéréotype qui s'accorde (ce qu'espère l'auteur) aux attentes des lecteurs¹¹⁷.

C'est dans la relation affective que l'auteur réussit à établir entre le lecteur et le héros du roman que se mesure la puissance de l'oeuvre. Le héros romanesque revêt l'ensemble des caractéristiques que l'auteur projette dans un seul être; quand ce ne sont pas, bien souvent, les caractéristiques de l'auteur même qui se retrouvent incorporées au héros.

Mais le culte du héros, dans le phénomène de la transposition, se décèle aussi à la présentation répétée de l'auteur, dans le tissu même de l'histoire, de personnages auxiliaires. Que Jean-Sans-Nom attire la sympathie ou inspire la haine ou l'indifférence du lecteur, il n'en est pas moins le point central de l'histoire: il est le héros de Famille-Sans-Nom. Mais Verne se sert aussi, entre autres, des légendes créées par Fenimore Cooper¹¹⁸. Il le fait consciemment. L'intertextualité se retrouve aussi - peut-être surtout - dans les insertions inconscientes ou métamorphosées de héros qui seraient, dans d'autres circonstances, absents du roman.

¹¹⁷LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, pp.156-176.

¹¹⁸LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.30.

Des trois auteurs retenus, Jules Verne est sans doute celui qui se sert le plus de héros étrangers au roman qu'il écrit :

Le Canada, comme l'Irlande (c'est moi qui souligne), doit se rallier autour d'un homme, doué d'une haine de l'oppression et de l'amour de sa patrie que rien, ni promesses, ni menaces, ne pourront jamais ébranler[...] ¹¹⁹

Même dans un roman historique canadien-français, Jules Verne ne peut s'empêcher d'y transposer un héros qui, comme pour Balzac et d'autres romanciers français, servit de modèle :

Si, vers la fin du dix-huitième siècle, l'un des plus fameux héros de Cooper, Nathaniel Bumpoo, dit Oeil-de-Faucon, Longue-Carabine ou Bas-de-Cuir[...] ¹²⁰

Plus loin, Verne semble être le modèle par excellence de l'aventurier : "Sur cette comparaison, qui lui rappelait l'un des héros du Dernier des Mohicans de Cooper, Lionel, sa phrase achevée, se retira sagement". ¹²¹

Mais Verne qui, fidèle à ses romans, ne devait pas terminer Famille-Sans-Nom sans mentionner un véritable héros historique canadien-français auquel les jeunes lecteurs français pourraient identifier les Patriotes franco-canadiens : "On voit encore les mutilations de l'église où ces désespérés combattirent [...] Dans le pays, on dit toujours : Brave comme un Chénier." ¹²² Il était peut-

¹¹⁹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.15.

¹²⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.162.

¹²¹VERNE, Jules, Famille-Sana-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.321.

¹²²VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.371.

être impensable pour Verne de terminer Famille-Sans-Nom sans ramener son héros américain dans l'histoire et y comparer le héros canadien-français qu'est Jean-Sans-Nom:

Et, alors, il [Jean-Sans-Nom] errait sur les rives du Niagara, comme le Nathaniel Bumpoo des *Mohicans*, qui eut préféré s'engloutir dans ses cataractes plutôt que de se séparer de Mabel Denham.¹²³

Il est évident que Verne projette certaines de ses propres caractéristiques dans le personnage de Jean-Sans-Nom; c'est là son côté secret. Mais il se retrouve aussi dans Lionel, le secrétaire de Maître Nick. En effet, Jules Verne a dû, au tout début de sa carrière, tout en rêvant de poésie et de littérature, exercer les mêmes fonctions cléricales qu'il attribue au jeune Lionel¹²⁴.

Dans Poignet-d'Acier ou les Chipiouais, Henri-Émile Chevalier ne va pas chercher ses héros en dehors du contexte romanesque mais, comme Raoul de Navery dans ses romans, fait réapparaître les mêmes héros d'un roman à l'autre. Le héros principal du roman est le capitaine Mathieu, alias Poignet-d'Acier, - même si certains ont cru que ce rôle appartenait à James MacCarthy-:

Depuis si longtemps, on parlait de lui, de ses prodiges, de sa haine pour les Anglais, que toutes lui prêtaient un âge impossible[...]Bon nombre assurait qu'il commandait déjà un régiment lors de la prise de Québec, en 1759[...]¹²⁵

¹²³VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.396

¹²⁴VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, pp.44-46.

¹²⁵NAVÉRY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, pp.126-127.

Une seule fois Chevalier compare Poignet-d'Acier à une figure historique étrangère au roman: "[...]fier comme un Jean Bart, le capitaine les regardait avec mépris."¹²⁶ Et c'est, pour finir, par la bouche d'Alfred Robin (le petit-fils de Poignet-d'Acier) que Chevalier confirme vraiment la part du héros: "Oui, mon père, je vivrai pour continuer la défense de la cause que vous avez si dignement soutenue."¹²⁷

Quant à Raoul de Navery, elle ne cherche pas de héros hors de son roman si ce n'est, tout au long, la noblesse française et l'Église catholique. La famille Coëtquen représente l'aristocratie qui, en France, et peut-être surtout en Bretagne, incarnait toutes les croyances sociales et religieuses de la population. Même en terre étrangère, cette caste continue de représenter pour de Navery l'idéal social. Si elle transpose des héros qui sont étrangers au roman Jean Canada, elle le fait d'une façon discrète et abstraite:

[...]on pouvait reconnaître en lui un de ces hardis capitaines de vaisseaux marchands qui[...]soutenaient en outre la renommée du drapeau français, en capturant sous toutes les latitudes les vaisseaux portant le pavillon de l'Angleterre.¹²⁸

¹²⁶NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.181.

¹²⁷CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.271.

¹²⁸NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.22

Ou encore, plus loin dans le roman, elle parle ainsi de Jean Canada: " Combien il était resté Français cet homme à l'esprit viril[...]qui parlait du «vieux pays» avec une chaleur communicative[...]"¹²⁹

Elle s'intéresse même, tout comme le fait Jules Verne dans Famille-Sans-Nom¹³⁰ à l'Acadie, pour laquelle l'auteure semble éprouver une tendresse particulière. Il est vrai que plusieurs émigrés bretons, lors des troubles politiques qui sévirent en Bretagne, s'installèrent en Acadie. Elle porte la mère de Nadie au rang des héroïnes de la déportation:

Les Canadiens tremblaient que, rendu furieux par l'obstination des colons, l'Anglais ne songeât à les déporter en masse comme il avait fait des Acadiens.¹³¹

Mais c'est peut-être dans la phrase suivante que l'auteure confirme la vocation de héros de son personnage éponyme: "Vous étiez pour moi la personnification du Canada tout entier, français et catholique[...]"¹³²

Les États-Unis d'Amérique

¹²⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.57.

¹³⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p165.

¹³¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.57.

¹³²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, pp.310-11.

Même si, comme on l'a déjà mentionné, c'est Chevalier qui avait une expérience réelle de l'Amérique du Nord et des États-Unis, on se rend compte que c'est Jules Verne qui porte à ce pays la plus grande admiration et, en même temps, qui porte sur lui le plus sévère jugement¹³³. Ces reproches s'adressent à l'indifférence de la part des autorités américaines à l'égard de la Rébellion des Patriotes est peut-être une façon de rappeler le sort des Vendéens et des Chouans bretons et normands: "Au lieu d'une révolution, l'histoire n'aurait plus à enregistrer qu'une révolte (c'est moi qui souligne)"¹³⁴

Dans Famille-Sans-Nom, Jules Verne, en plus de louer le courage et l'esprit d'entreprise et d'indépendance des Américains, souhaite voir le Bas-Canada se joindre aux États-Unis. Il le dit d'ailleurs clairement:

Les Américains et les Canadiens ne sont-ils pas frères? [...] Et qui sait si le Canada ne fera pas un jour partie de la confédération américaine!¹³⁵

De plus, et contrairement à la politique de non-ingérence pratiquée par le gouvernement américain et contre lequel Verne se dresse, il idéalise une coopération entre les patriotes franco-canadiens et les Américains des états limitrophes: "Ils viennent?... Du Vermont.

¹³³VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.370.

¹³⁴VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.370.

¹³⁵VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.370.

Nos amis les Américains ont bien travaillé, et ça ne nous a pas couté cher".¹³⁶

Mais il fallait, pour bien transmettre le message d'une coopération entre les Américains et les Franco-Canadiens, que Verne donne la vedette à certains personnages principaux: Bridget Morgaz¹³⁷, ainsi que Walter Hodge sont Américains. L'auteur, à travers les personnages d'origine américaine, attribue aux Américains des qualités, tant physiques que morales, qu'il croit caractéristiques de ce peuple:

Ils [Jean et Joann Morgaz] tenaient visiblement de leur mère, ayant l'esprit sérieux, le goût du travail, cette façon nette et droite d'envisager les choses[...]¹³⁸

Quand aux qualités guerrières des Américains et de leur esprit d'aventure, Jule Verne ne tarie pas d'éloge pour Walter Hodge; du fait qu'il soit Américain et rebelle:

Le véritable chef du complot était Walter Hodge, de nationalité américaine.[...]Pendant la guerre de l'Indépendance, il avait fait partie de ces hardis volontaires, de ces «skinners», dont Washington dut tolérer les violences par trop sauvages, car leurs compagnies franches harcelèrent vivement l'armée royale. On le sait, à la fin du XVIII^e siècle, lews États-Unis avaient excité le Canada à venir prendre place dans la confédération américaine. C'est ce qui explique comment un Américain tel que Walter Hodge était entré dans cette conjuration et en fut même devenu le chef.¹³⁹

¹³⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889 p.127.

¹³⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.27.

¹³⁸VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.25.

¹³⁹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, pp.23-25.

Mais l'exemple le plus flagrant de l'admiration de Verne pour les États-Unis se situe au-delà même des descriptions des personnages. Son idéologie l'amène même à imaginer, sous la forme romanesque, une union tant idéo-patriotique que physique:

Enfin, en l'honneur de l'ancienne France, un pavillon blanc porte d'un côté l'aigle américain environné d'étoiles, de l'autre l'aigle canadien, tenant dans son bec une branche d'érable avec ces mots: «Notre avenir! Libres comme l'air!»¹⁴⁰

Certains ont vu dans cette phrase une transposition de l'admiration et de la loyauté que Verne vouait au comte de Paris qui combattit dans les rangs de l'armée Sudiste durant la Guerre de Sécession¹⁴¹.

Si Henri-Émile Chevalier éprouve quelque admiration pour les Américains et les États-Unis, il ne le démontre pas dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais. Son message semble se porter plutôt contre les pratiques mercantiles de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de la cruauté des Indiens, ainsi que de la rouerie - entre autres caractéristiques négatives - des Métis; il ne mentionne les «Longs-Couteaux» que pour leur reprocher d'avoir traité avec les Indiens qui leur étaient redevables¹⁴². Ce sont dans les autres romans de la collection «Les drames de l'Amérique

¹⁴⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.242.

¹⁴¹CARRÉ, Adrien, Vendée Chouannerie Littérature, Actes du Colloque d'Angers (1985), Les Presses de l'Université d'Angers, 1986, p.438.

¹⁴²CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon, Libraires, 1863, p.25.

du Nord» que Chevalier se laisse aller à des commentaires concernant les États-Unis. C'est d'ailleurs Béatrice Corrigan qui semble avoir cerné le mieux la position de Chevalier vis-à-vis les Américains.

Quant à Raoul de Navery, il n'y a rien dans Jean Canada qui indique une quelconque sympathie américaine. Comme nous l'avons déjà indiqué, l'auteure n'est préoccupée que par les relations qui existent entre les Français, les Anglais, les Canadiens et les Indiens; et ce qui concerne le catholicisme et le protestantisme.

Nous avons jusqu'ici, pour les besoins des thèmes traités, étudié diachroniquement chaque romancier. Les thèmes qui suivent, tel les références littérales, la perception que les auteurs avaient des Indiens, les transpositions idéologiques concrètes et symboliques, les stéréotypes et les clichés flagrants, se prêtent toutefois mieux à une étude synchronique.

Les références littérales

Il est normal qu'un écrivain, quelle que soit la raison pour laquelle il écrive un roman, utilise des références qui ne sont pas romanesques: tel auteur citera alors un personnage historique afin d'ajouter de la crédibilité, ou même de la couleur, à son roman, ou utilisera un nom historique ou «social» célèbre pour donner plus de saveur à son histoire. Nos trois romanciers ne font pas exception.

«Quelque simple que soit ce harnais, dit avec raison Samuel Hearne, je défie tous les selliers du monde d'en fabriquer de meilleur.»¹⁴³ C'est avec ces mots que Henri-Émile Chevalier tente d'enfiévrer l'imagination de ses lecteurs français quant à la qualité des traîneaux fabriqués par les Indiens. Ou encore afin de donner du poids à la qualité des armes fabriquées en Europe:

Mais à sa ceinture un superbe couteau de chasse et deux revolvers richement montés; à sa main droite, une de ces admirables carabines à deux coups, comme sait les fabriquer la maison Lebeau, de Liège [sic] [...]¹⁴⁴

Verne utilise le même procédé dans sa description de la vallée du Saint-Laurent:

La vallée du Saint-Laurent est peut-être l'une des plus vastes que les convulsions géologiques aient dessinées à la surface du globe. M. de Humboldt lui attribue une superficie [...] à peu près à celle de l'Europe entière.¹⁴⁵

Ces deux exemples démontrent bien à quel point Chevalier et Verne voulaient, au risque d'invéraisemblances, capitaliser, auprès de leur public lecteur, sur l'exotisme du Canada.

¹⁴³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.62.

¹⁴⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.127.

¹⁴⁵CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.101.

Raoul de Navery, pour sa part, n'a pas recours, dans Jean Canada, à des références littérales. Au plus se borne-t-elle à quelques vagues référence à la France d'avant la Révolution et à la situation française de son époque.

La perception auctorale vis-à-vis des Indiens

Ce qui différencie le plus les trois romans est la façon avec laquelle chaque auteur perçoit et décrit les Indiens d'Amérique du Nord.

Jules Verne commence par une présentation plus raffinée que les deux autres auteurs. Étant Huron, Maître Nick représente, pour le lecteur français, le «bon sauvage»; c'est sans doute dans cette intention que Verne le présente en premier:

Détail à retenir; sous la peau bistrée, tournant au rougeâtre, de maître Nick, on devinait que le sang indien coulait dans ses veines.[...] Il descendait des plus vieilles peuplades du pays - celles qui possédaient le sol, avant que les Européens eussent traversé l'Océan pour le conquérir.¹⁴⁶

Plus loin, l'auteur devient plus explicite: "Donc, maître Nick était Huron par ses ancêtres"¹⁴⁷. Ce n'est pas le même aspect que Chevalier exploite dans son introduction des Indiens Chippouais; il décrit plutôt le physique du chef Kit-chi-ou-a-pous, le Grand-Lièvre:

¹⁴⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.47.

¹⁴⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.47.

C'est un homme d'une taille géante. Il mesure près de sept pieds. Son profil offre de l'analogie avec celui d'un bélier. Son front est fuyant, son nez busqué, ses yeux rapprochés et inclinés comme ceux de la race mongole[...]Mais ce qui rend le plus remarquable ce personnage sont les cinq bandes, larges d'un demi-pouce, [...]qui se partagent horizontalement sa face, tandis qu'une sixième, noire comme l'ébène, descend perpendiculairement de son front jusque sous le menton.¹⁴⁸

Mais pour Raoul de Navery, et contre toute vérité historique, les Hurons sont les «mauvais sauvages» et les Algonquins [issus des Abenaquis] en sont les «bons»: "Les Hurons sont des chiens rusés mais les enfants des Algonquins sont des aigles à la vue perçante"¹⁴⁹.

En fait, les trois auteurs, afin de situer leurs lecteurs dans la trame d'une histoire qui leur était étrangère, ont joué le jeu du «bon sauvage» contre le «mauvais sauvage». Chez Chevalier, c'est surtout le Métis, le demi-sauvage qui représente le «mauvais sauvage». Dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, il est bien question d'une autre tribu d'Indiens, mais elle passe presque inaperçue:

Il fut décidé que l'expédition aurait lieu dans la nuit du surlendemain, afin que les Chippiouais eussent le temps de réclamer le concours d'une petite tribu qui

¹⁴⁸CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lcrivain et Toubon Libraires, 1863, pp.20-21.

¹⁴⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.208.

résidait à quelques milles du village. (C'est moi qui souligne)¹⁵⁰

Quant à Jules Verne, il est plutôt discret dans sa description des Indiens ennemis des Français (donc amis des Anglais): "Heureusement, maître Nick n'appartenait pas à cette tribu d'Indiens perfides (Iroquois)[...]Non! Issu de ces Hurons dont l'amitié fut presque toujours acquise aux Franco-Canadiens".¹⁵¹ Raoul de Navery, pour sa part, et contrairement à ce qu'en dit Jules Verne, s'en prend aux Hurons et louange les Abenaquis:

[...]mais les Anglais gardaient à leur service les Hurons avides de pillage, et jaloux de rapporter des chevelures dans leurs wigwams. Ce que les Anglais n'osaient faire, ils en chargeaient les Mingos¹⁵²[...]Les Hurons sont une race méchante, disait-elle [la Nonpareille], et rien ne changera leur coeur.¹⁵³

Même s'il est évident que Chevalier éprouve un sentiment (du moins dans le roman) antagoniste envers les métis, cela ne l'empêche pas de décrire les gens, les moeurs et les coutumes Chippiouais d'une manière tout à fait virulente.

On peut se demander si c'est par charité chrétienne ou par un effet de style que Raoul de Navery ne se laisse pas aller à ce genre de propos en ce qui concerne les Hurons. Elle décrit en

¹⁵⁰CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.140.

¹⁵¹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.48.

¹⁵²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.61.

¹⁵³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.69.

détails les coutumes et les croyances des Indiens, mais ne va pas aussi loin que le fait Chevalier:

En agissant avec cette apparente compassion, les Hurons n'obéissaient pas à un sentiment d'humanité; ils suivaient un usage puisant sa source dans la cruauté et dans l'orgueil.¹⁵⁴

Les stéréotypes et les clichés

Partant du fait que le mot ne peut exister, ni avoir de sens que dans un contexte spécifique¹⁵⁵ et que tout contexte met le lecteur en présence de toute l'expérience de l'auteur, nous pouvons déceler, dans cet intertexte, les différentes manifestations des stéréotypes et les clichés, et la relation que chacun entretient avec l'expérience - ou l'intention des auteurs. Comment doit-on interpréter, dans Famille-Sans-Nom, la fait que Jules Verne effectue un retour en arrière et cite une phrase de François 1^{er} qui, fut certainement suffisamment ressassée pour devenir un cliché:

Deux cents ans avant eux, au sujet de ces territoires américains, revendiqués par les rois d'Espagne et de [sic.] Portugal, François 1^{er} s'était écrié: «Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur lègue ce vaste héritage!»¹⁵⁶

Et, afin d'établir l'équilibre qu'il souhaite maintenir dans son roman, Jules Verne continue avec le cliché suivant: "[...]les

¹⁵⁴NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.171.

¹⁵⁵JENNY, Laurent, Poétique, «Structure et fonctions du cliché», no.12, 1972, p.505.

¹⁵⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.2.

«quelques arpents de glace » si dédaigneusement qualifiés, forment un royaume dont la superficie égale celle de l'Europe".¹⁵⁷ Ce cliché s'étend bientôt ensuite en une déclaration auctorale qui empiète sur l'espace normalement réservé au jugement ou à l'imagination du lecteur:"Le roi avait d'autant plus raison d'y prétendre, qu'une partie de ces territoires devait bientôt prendre le nom de Nouvelle-France."¹⁵⁸

La partie "Quelques faits quelques dates" qui figure au tout début du roman est en soi une présentation de thème-cliché, dans le sens où cet insertion n'a aucun rapport immédiat avec le roman Famille-Sans-Nom. Verne, en ce faisant, situe le lecteur français qui, autrement, ne pourrait entrevoir les deux facettes idéologiques que comporte forcément tout cliché¹⁵⁹. Mais Verne n'est pas le seul à user de ce stratagème.

Henri-Émile Chevalier, dans les premières lignes de Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, crée pour ses lecteurs le décor stéréotypé dans lequel l'histoire se déroule. Mais, contrairement à Verne, Chevalier le fait à travers un des personnages principaux:

Plaisanter! le diable m'emporte si je plaisante! La belle existence que j'ai en perspective! l'hiver, un froid à geler le mercure; l'été une chaleur à rôtir tous les poissons de la baie d'Hudson. Pour compagnie, des

¹⁵⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.2.

¹⁵⁸VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.2.

¹⁵⁹JENNY, Laurent, Poétique, «Structure et fonction du cliché», no.12, décembre 1966, p.506.

sauvages abominables; pour distraction, des femmes monstres; pour horizon, des neiges et des glaces qui durent huit à dix mois de l'année, et, brochant sur le tout, la faim, la soif qui vous font trop fidèle et constante escorte: voilà le tableau!¹⁶⁰

C'est peut-être afin de réaffirmer ce stéréotype que Chevalier insère dans le roman un cliché qui incite, par l'idée opposée qu'il suscite, à prendre ce stéréotype au sérieux: "Avocats sans clients, médecins sans malades, prêtres sans vocation!"¹⁶¹

Mais l'aventure du roman de Chevalier devait, afin d'être une continuité de la série «Les drames de l'Amérique du Nord», se baser - du moins commencer - par l'amour qui unissait les deux héros français: Victorine et Alfred Robin. Et c'est avec le cliché suivant, qui servit d'ailleurs à bien d'autres romans, que Chevalier pose les assises de l'histoire: "Pour mon coeur il est toujours trop tôt quand tu t'éloignes de moi."¹⁶² Et, comme pour accentuer la gravité de la situation par laquelle Alfred Robin ignore que le métis MacCarthy est épris de Victorine, il utilise le

¹⁶⁰CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Lécivain et Toubon Libraires, 1863, pp.1-2.

¹⁶¹CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon, Libraires, 1863, p.6.

¹⁶²CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon, Libraires, 1863, p.9.

cliché suivant, espérant peut-être démontrer la naïveté d'Alfred Robin: "Mal de dents, mal d'amour, répliqua Alfred[...]"¹⁶³

Quant à Raoul de Navery, elle est peut-être celle dont le récit stéréotypé s'en tient le plus à la réalité spacio-temporelle de son roman. Verne recule dans le temps, Chevalier débute par une problématique qui n'est pas celle de la trame romanesque de son histoire. Raoul de Navery dépeint, dès le début, le décor et l'intention romanesque de l'oeuvre:

Monsieur Jeffs, dit d'une voix coupante le supérieur au subalterne, on vous avait adressé à moi en me garantissant une habileté dont j'attends encore les preuves. Je vous offrais l'occasion de commencer votre fortune, et je crains que vous la perdiez sans retour. Il s'agit de débiter par un coup de maître et vous vous endormez. Qu'exige-t-on de vous cependant? la chose la plus simple du monde. Le gouverneur tient à se débarrasser d'un personnage gênant comme tous les hommes exerçant une influence opposée à ses vues, et vous avez promis de nous livrer cet homme.¹⁶⁴

Même à travers le personnage de Nephtali Garding; personnage que l'auteure dépeint avec une répugnance évidente, la situation romanesque est immédiatement stéréotypée, en ajoutant un cliché qui illustre, aux yeux du lecteur, où se situe Raoul de Navery: "[...]comme tous les hommes exerçant une influence opposée à ses vues[...]" . Mais, malgré la virulence avec laquelle l'auteure dépeint Nephtali Garding, elle devait, afin de donner l'élan au

¹⁶³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, 1863, p.10.

¹⁶⁴NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.7.

roman, par un cliché, ce personnage qui joue un rôle important. En parlant de Jeffs, l'auteure utilise le cliché suivant: "[...]tant il trahissait la méchanceté la plus redoutable de toute; celle des êtres hideux qui croient avoir une vengeance à prendre des affronts causés par leur laideur."¹⁶⁵

L'auteure devait aussi, par esprit d'équilibre romanesque, introduire le héros de son roman [Jean Canada] par un cliché: "Cet homme étrange unit un corps de fer à une âme intrépide."¹⁶⁶

Jules Verne, dans Famille-Sans-Nom, encadre dans un stéréotype le gouverneur général lord Gosford: "C'était un homme de grand sens et d'esprit conciliant[...]Par nature comme par raison, il répugnait aux mesures violentes"¹⁶⁷. Ce stéréotype convient bien au cliché qu'utilise Verne à cet occasion; thème qui se retrouvera d'ailleurs dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais d'Henri-Émile Chevalier¹⁶⁸: "Évitons tout ce qui pourrait provoquer une explosion. Nous sommes dans une soute à poudre, et il n'y faut marcher qu'avec des chaussettes de lisière!"¹⁶⁹.

¹⁶⁵NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.5.

¹⁶⁶NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.11.

¹⁶⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.12.

¹⁶⁸CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.185.

¹⁶⁹CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, 1889, p.12.

Citant l'historien canadien-français Garneau, Verne rajoute un second stéréotype à son personnage: «une pointe de gaieté irlandaise qui s'accommodait bien de la gaieté canadienne.»¹⁷⁰; thème qui se rapproche du personnage Nick Whiffles dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais¹⁷¹ et se retrouve dans la réalité socio-culturelle populaire canadienne-française de l'époque. Dans le choix de ses clichés, Verne puise dans son répertoire qu'il utilisa dans bon nombre de ses autres romans. Par exemple: "Rien d'abominable comme une guerre civile[...]Mais, s'il faut en arriver là, qu'on le fasse sans merci, et que la lutte se termine au profit de l'Angleterre!"¹⁷² Sauf pour la dernière partie de cette phrase, on se croirait dans un autre de ses roman écrit en 1887: Nord contre Sud.

Un autre stéréotype qui se retrouve chez nos trois auteurs français concerne la physionomie des personnages indiens principaux: ils sont tous d'une taille colossale, avec des traits caractéristiques qui les mettent dans une catégorie à part. Certains clichés ressortent, encore une fois, de ces stéréotypes, et on peut en retrouver les sources dans la réalité sociale de chaque auteur. Chevalier décrit son chef Indien Ki-chi-a-pous, de la façon suivante:

¹⁷⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.12.

¹⁷¹CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.133.

¹⁷²VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.14.

C'est un homme d'une taille géante. Il mesure près de sept pieds. Son profil offre de l'analogie avec celui d'un bélier. Son front est fuyant, son nez busqué, ses yeux rapprochés et inclinés comme ceux de la race mongole[...] ¹⁷³

Il est à remarquer que Chevalier peint un autre personnage Indien important de la même façon, terminant sa description par un cliché (en italique):

[...]quand la porte s'ouvrit et subitement pour donner accès à une Indienne colossale[...]C'était, en effet Kitchi-Ickoui, la Grande-Femme[...]Puis elle avait au moins six pieds de haut, puis elle était forte à soulever un bison sur son dos. ¹⁷⁴

Ce genre de stéréotype est fidèlement imité par Jules Verne et Raoul de Navery. Dans Famille-Sans-Nom, l'auteur décrit le chef Huron qui vient rendre visite à la famille Harcher:

Ce sauvage était précisément un Huron, et de race pure - ce qui se voyait à son visage imberbe, à ses pommettes saillantes et carrées et à ses petits yeux vifs. Sa haute taille (c'est moi qui souligne), son regard assuré[...]en faisaient un type très reconnaissable de la race indigène de l'Ouest de l'Amérique. ¹⁷⁵

Comme les autres romanciers, Verne «rive», d'un stéréotype l'accoutrement et l'équipement guerrier des Hurons, de la même

¹⁷³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.20.

¹⁷⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.107.

¹⁷⁵VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.175.

façon que Balzac le fit avec le Chouan Galope-Chopine dans Les Chouans: "Mais la hache traditionnelle, le tomahawk de guerre, pendait toujours à la courroie d'écorce qui leur ceignait la taille."¹⁷⁶

Raoul de Navery ne fait pas exception à la description traditionnelle des personnages indiens que l'on retrouve dans les romans historiques français; quelles que soient la race ou la tribu à laquelle ceux-ci appartiennent: "Deux serviteurs accoururent au-devant des Canadiens, *tandis qu'un homme de haute taille* [Bison-Noir] (c'est moi qui souligne), portant le costume national d'une tribu indienne"¹⁷⁷. Plus loin, l'auteure utilise un cliché que l'on retrouve chez Verne et dans plusieurs romans français: "Une minute après, Halgan Tanguy et l'adolescent se trouvaient groupés autour d'une table pliant sous le poids de mets plantureux[...]"¹⁷⁸

Le héros principal de chaque roman est également présenté d'une façon presque similaire; peut-être pas dans les détails physiques, mais dans les caractéristiques qui en font, aux yeux des romanciers français, un héros de roman historique ou d'aventure. Jean Canada, Jean-Sans-Nom et Poignet-d'Acier partagent des traits qui les situent dans l'univers des héros romanesques.

¹⁷⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.199.

¹⁷⁷NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.32.

¹⁷⁸NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.34.

De Jean Canada, Raoul de Navery dit: "Les traits mâles de Jean Canada reflétèrent une émotion puissante; à l'éclat de son regard on put deviner qu'une larme roulait dans ses yeux[...]">¹⁷⁹ Quant à Jules Verne, il décrit son héros comme-suit: "C'était un jeune homme de vingt-neuf ans à peine. Sa taille élancée[...]son regard résolu, ses traits virils, [...]">¹⁸⁰ Il en est de même pour le personnage qui sert presque de «double» à Jean-Sans-Nom, son frère Joann: "Avec sa figure passionnée, son regard pénétrant, sa voix chaude et persuasive".¹⁸¹ Henri-Émile Chevalier, pour sa part, n'est pas tellement différent dans sa description du capitaine Mathieu, dit Poignet-d'Acier: "Il avait une tête admirable d'expression, une tête sombre, passionnée[...]son regard tombait d'aplomb, il fascinait comme celui de l'aigle[...]">¹⁸²

A ces stéréotypes devaient se jumeler des exemples de clichés qui, bien que «canadianisés», laissent apercevoir l'empreinte de la littérature française. Se souvenant sans doute d'un autre héros romanesque breton [Jean Cottureau devint Jean Chouan], Raoul de Navery utilise le cliché suivant à l'intention de Jean Canada: "[...]que le jour où il [Jean Canada] déclara qu'il se

¹⁷⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.39.

¹⁸⁰VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.54.

¹⁸¹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.143.

¹⁸²CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.127.

nommait désormais Jean Canada on crut voir en lui la personnification du pays canadien."¹⁸³

De la même façon qu'il traitait tous ses autres héros, Jules Verne «cimente» la réalité de Jean-Sans-Nom avec le cliché suivant: "Oui! il était attendu comme un Messie par la population canadienne! Et alors il se bornait à répondre: «Je ne sais où est Jean-Sans-Nom; mais, le jour venu, il sera là où il doit être!»¹⁸⁴

Un autre stéréotype que les trois auteurs ont abordé est celui de la relation des Indiens et de l'alcool. Henri-Émile Chevalier en parle, mais c'est pour blâmer les Blancs d'avoir fait connaître l'alcool aux Indiens:

[...]les sauvages commençaient une de ces orgies monstrueuses auxquelles ils ont l'habitude de se livrer, chaque fois que le hasard ou la vénalité des traitants met à leur disposition une grande quantité d'alcool.¹⁸⁵

Mais l'auteur s'assure bien que le rôle modérateur des «héros» Blancs en ce qui concerne le fléau de l'alcool, personnifié par Nick Whiffles, est mis en évidence par l'utilisation de ce cliché:

¹⁸³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.57.

¹⁸⁴VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.131.

¹⁸⁵CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.153.

La gourmandise est la mère de tous les vices.[...]Le whiskey est l'ami des enfants de Dieu, lorsqu'on en abuse point.¹⁸⁶

Raoul de Navery utilise le même moyen romanesque en ce qui concerne la modération des «bons sauvages»:

L'Indien avait suivi le maître d'habitation dans la salle manger, mais il ne prit point part au repas; il accepta seulement une coupe de bière brune et parut la vider en l'honneur des étrangers. (c'est moi qui souligne)¹⁸⁷

Quant à Jules Verne, les Hurons de Famille-Sans-Nom, qui sont aussi dépeints comme de «bon sauvages» parce que du côté des Français, font aussi preuve d'une modération exemplaire en ce qui concerne l'alcool:

Mais, il faut le dire, les représentants de sa tribu, eux aussi, s'étaient départis de leur gravité atavique sous l'influence de la bonne chère et du bon vin. Ils choquaient leurs verres, à la mode française, pour saluer la famille Harcher, dont ils étaient les hôtes d'un jour.¹⁸⁸

Représentations symboliques

Qu'elles soient volontaires ou non, ces représentations symboliques démontrent bien ce que les auteurs avaient «derrière la tête». Si Stendhal choisit les symboles du

¹⁸⁶CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, Lécivain et Toubon Libraires, 1863, p.222.

¹⁸⁷NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.37.

¹⁸⁸VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.218.

«rouge et du noir» pour représenter le militaire et le prêtre,¹⁸⁹ nos auteurs traitent du «bleu, du rouge, du noir et du blanc». Et l'utilisation romanesque de ces couleurs ne manque pas, à moins d'ignorer totalement l'Histoire française, d'évoquer des réalités historiques pertinentes.

Raoul de Navery en offre un exemple qui semble être le plus représentatif de ces transpositions idéologiques: "Une loque rouge (c'est moi qui souligne) remplace le drapeau fleurdelysé¹⁹⁰[...]Jean Canada alla chercher un énorme registre relié de rouge (c'est moi qui souligne)[...]C'était l'histoire de vingt-cinq ans d'oppression.¹⁹¹ Le lien symbolique entre ces deux représentations ne fait aucun doute; l'auteure utilise ainsi une transposition idéologique afin d'illustrer ses propres opinions idéologiques; ce qui suit la justifie amplement:

Là-bas, on a ramassé une loque rouge trempée dans la boue et l'on nous a crié: Voici les couleurs françaises! Ce n'est pas vrai! Le lis de Louis IX et de Jeanne Darc [sic] resteront nos armes parlantes[...]¹⁹²

Et, comme pour appuyer ces paroles d'un cliché, l'auteure continue ainsi: "L'heure est venue, Jean Canada! Dieu l'a marquée! Répondez, voulez-vous être notre chef, rien ne saurait empêcher la

¹⁸⁹KLEIN, Christine et LIDSKY, Paul, Le Rouge et le Noir: Stendhal, (citant Henri Martineau dans Le cœur de Stendhal chap. XXIII) Paris, Hatier, 1971, p.13.

¹⁹⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.40.

¹⁹¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.62.

¹⁹²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.59.

guerre sainte. (C'est moi qui souligne) [...] chasser l'Anglais ou mourir."¹⁹³

Et que dire de Chevalier qui, contrairement aux autres instances où il utilise le terme «Peaux-Rouge», choisit «[...]trois gaillards qui ne craignent ni peau rouge ni peau blanche¹⁹⁴ (c'est moi qui souligne) qu'on trouve toujours prêts à secourir quelqu'un dans le danger[...] Ici encore, l'auteur semble transposer, dans un décor exotique qu'est le Canada, la situation qui fit s'opposer les Blancs (patriotes royaux et catholiques français) et les Rouges (rebelles républicains français). Et, pour faire la part des choses et illustrer la différence entre les traits d'un héros et ceux d'un lâche, Chevalier utilise ce cliché afin de bien définir la personnalité faible de James MacCarthy le métis:"[...] Une âme brûlante, inflexible, se révolte, le faible seul se repent!>".¹⁹⁵

C'est dans l'habit de son héros Jean Canada que Jules Verne utilise les couleurs symboliques françaises:"Vêtu à peu près comme ces intrépides aventuriers auxquels on donne encore le nom de «coureurs des bois», il portait sur sa tête la «tuque» bleue et[...] serrée à la taille par une ceinture rouge (c'est moi qui

¹⁹³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.58.

¹⁹⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, 1863, p.28.

¹⁹⁵CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.75.

souligne) - étaient uniquement en étoffe du pays".¹⁹⁶ Et Jules Verne ne put s'empêcher d'utiliser le cliché suivant afin de bien faire comprendre à ses lecteurs son dessein de transposition idéologique:

Qu'on ne l'oublie pas, l'emploi de ces étoffes indigènes équivalait à une protestation politique[...]C'était une des mille manières de braver l'autorité métropolitaine, et l'exemple venait de loin d'ailleurs. (C'est moi qui souligne)¹⁹⁷

Encore une fois, Raoul de Navery utilise le symbole des couleurs afin de transmettre ses vues religieuses et politiques:

En attendant que ses vêtements bleus (c'est moi qui souligne) fussent secs, elle [La Nonpareille] l'avait pittoresquement drapé dans une fourrure de renard noir (c'est moi qui souligne), et l'on pouvait prendre le joli enfant pour le modèle d'un de ces tableaux de «Sainte Famille»[...]¹⁹⁸

Plus loin, de Navery transporte ce symbolisme du bleu à la source même de ses préoccupations idéologiques: " La double ceinture bleue enlaçant jadis le manoir de ses plis humides ne reflétait plus les corolles de neige et d'or des nénuphars (c'est moi qui souligne)[...]"¹⁹⁹ Le bleu et le noir représentent, en dehors du contexte romanesque même, la noblesse et le clergé catholique qui étaient, à l'époque, dans un état précaire:

J'entends le pas des seigneurs bretons foulant le sol de leur domaine! mais le hibou (c'est moi qui souligne)

¹⁹⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.54.

¹⁹⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.54.

¹⁹⁸NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.36.

¹⁹⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877 p.321.

houhoule dans les ruines[...]le corbeau (c'est moi qui souligne) étend son vol au-dessus du manoir où les Loups de Coëtquen échangeaient leurs menaces fratricides...[...]il n'entrera pas en héritier dans la demeure féodale, l'Enfant-Bleu (c'est moi qui souligne) qui reçut la vie dans le cachot de la Tour Ronde...[.]²⁰⁰

On retrouve aussi dans ces romans la symbolique animale. La phrase suivante illustre bien l'importance que l'auteure accorde à l'image symbolique de l'ours:

Longtemps on avait cru dans l'île que l'ours tué dans la journée par les chasseurs appartenait à cette race de bêtes privilégiées qui doivent être respectées du plomb et du fer[...]²⁰¹

Le cliché suivant ne laisse aucun doute quant à la transposition, dans le roman, de l'intention de l'auteure: " [...]et qui, si on les attaque, si on les frappe jusqu'à ce que s'écoule la dernière goutte de leur sang, reprennent la vie par un inexplicable phénomène, et se vengent cruellement des imprudents chasseurs."²⁰²

Mais il y a aussi le serpent, l'aigle [en plus du buffle] et la hulotte bleue (c'est moi qui souligne) qui, eux aussi, symbolisent une transposition idéologique de la part des auteurs.

²⁰⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.121.

²⁰¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.212.

²⁰²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.212.

Ce n'est pas tellement Phébus, l'ours brun de Jean Canada que Raoul de Navery insère dans son roman, mais l'ours blanc²⁰³ que Chevalier introduit aussi dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais qui est symbolique. N'est-il pas intéressant que Chevalier utilise la fourrure blanche (c'est moi qui souligne) de cet ours afin d'aider Poignet-d'Acier à libérer ses amis de la captivité des Indiens²⁰⁴; comme les Blancs servirent à la tentative de libération des monarchistes et des nobles Français de l'Ouest?

Viennent ensuite «les yeux rouges (c'est moi qui souligne) du serpent» dans Jean Canada²⁰⁵ et «des serpents venimeux» de Chevalier²⁰⁶. Les yeux «rouges» du serpent, chez de Navery, représentent certainement l'élément destructeur de la monarchie française.

Chez Chevalier, «le serpent venimeux» représente les Indiens qui gardent prisonnière madame Robin; peut-on y voir une allusion aux Républicains français? Alors que penser du cliché suivant, dans lequel le serpent semble représenter le désordre et la

²⁰³CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.227.

²⁰⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.257.

²⁰⁵NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, c. Blériot, 1877, p.191.

²⁰⁶CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.244.

confusion:"[...]un témoin eût vu tournoyer, se rouler l'ours, les deux hommes, le chien, enlacés les uns aux autres comme des serpents."²⁰⁷

Mais les signes de transposition idéologique les plus clairs se trouvent dans l'utilisation de la *hulotte bleue* (c'est moi qui souligne) chez Raoul de Navery. On sait que les Chouans bretons imitaient la cri de la chouette comme signe de reconnaissance et de ralliement.

Raoul de Navery prête au personnage de Patira le même procédé:"Il [Patira] approcha les deux mains de ses lèvres et fit entendre le cri du hibou".²⁰⁸ Ou encore, à la page 167 de Jean Canada:" Un moment, Patira fut tenté d'imiter le chant d'un oiseau de son pays". Ces deux exemples rejoignent celui que de Navery introduit au début de son roman:"Le cri de la hulotte bleue l'avertit que les amis de Jean Canada s'approchaient de la Grande-Hutte".²⁰⁹

Invraisemblances et illogismes

La transposition dans un décor exotique de tensions idéologiques particulières à un pays ouvre

²⁰⁷CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.229.

²⁰⁸NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.76.

²⁰⁹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.45.

toutes grandes les portes à des erreurs et à des invraisemblances inévitables; surtout lorsque les auteurs de ces romans historiques sont littéralement «étrangers» à ce milieu exotique. Ce qui n'empêche pas certains auteurs qui connaissent le milieu en question d'en rajouter, au point de créer un tissu d'invraisemblances pour le bénéfice de leur public lecteur.

Nos trois auteurs n'ont pas échappé à cette tendance et ont, chacun selon sa fantaisie, nourri leur roman de détails qui, à divers degrés, s'éloignent de toute vraisemblance et, quelquefois, de toute vérité.

Le premier exemple qui s'offre au lecteur, dès le début de Jean Canada, est la présence de deux «nègres» dans la chaloupe de Tanguy Coëtquen²¹⁰. Mais ce qui est encore plus «forcé» est le fait que ces deux nègres soient là en qualité d'esclaves.²¹¹

Plus loin dans le roman, l'auteure va plus loin en faisant parler l'esclave ainsi: "Vous dire à nègre ce qu'il faut faire."²¹² Raoul de Navery avait sans doute mêlé le Canada et les États-Unis en ce qui concernait les esclaves noirs.

²¹⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, «Les Rapides de la Chine», Paris, C. Blériot, 1877, p.21.

²¹¹NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, pp.24-25.

²¹²NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.143.

Des Canadiens du XIX^e siècles, encore moins des exilés bretons n'auraient vraisemblablement pas utilisé des Noirs comme esclaves; ceux qui, en terre canadienne à l'époque, pouvaient se procurer des esclaves préféraient plutôt des Indiens Pawnee. On laissait aux Américains la traite et l'esclavage des Noirs, même si certains Canadiens s'accommodaient très bien de l'esclavage des Noirs.

De plus, il est improbable que ce Tambou se soit lui-même donné l'appellation de «nègre». Nous retrouvons également l'utilisation de ce thème dans Famille-Sans-Nom, même si le décor n'est pas tout à fait le même: dans le roman de Jules Verne, les «Noirs» ne sont pas décrits comme des esclaves, mais engagés pour servir les nombreux invités de Thomas et Catherine Harcher. Ils ne sont mentionnés qu'une seule fois; peut-être Verne ne pouvait-il tolérer l'idée de l'esclavagisme dans un roman où le thème principal était la liberté.

Leur présence, plus discrète que celle des personnages de Raoul de Navery dans Jean Canada, n'en est pas moins surprenante, dans un décor où Français, Anglais et Indiens sont, et de loin, les éléments importants. Mais il fallait, pour «accrocher» l'imagination du lecteur français, que l'auteur insère dans l'histoire des éléments qui leur étaient connus et familiers.

Or rares étaient les Français qui ignoraient l'existence de la traite des nègres; leur littérature foisonnait d'exemples. Verne

leur donne un rôle plus «civilisé» que ne le fait de Navery, mais la transposition idéologique ne diffère pas.

Le deuxième exemple - parmi plusieurs - d'in vraisemblance - ou plutôt d'exagération - est, dans Jean Canada, la participation de l'ours du héros dans certaines scènes du chapitre «La poursuite». Nul ne met en doute les bonnes intentions romanesques et historiques de Raoul de Navery, mais il est improbable qu'un ours de cette taille puisse, premièrement se hisser à bord d'une fragile embarcation Huronne et, deuxièmement, se dresser sur ses pattes arrières afin d'étouffer un assaillant sans que l'embarcation ne se perce. La scène qui suit démontre bien l'in vraisemblance de la situation, qui fait chavirer plutôt que crever l'embarcation:

Le canot devint le théâtre d'un combat sans exemple; l'ours, bondissant au milieu des Indiens, labourait la poitrine de l'un de ses griffes aiguës[...] le dernier effort de Mingo fit chavirer le canot[...] ²¹³ (c'est moi qui souligne)

Il faut remarquer que l'épisode, dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais de Chevalier, de l'ours blanc contre la chienne de Whiffles et Poignet-d'Acier n'est qu'à peine plus crédible; et surtout le fait que l'auteur attribue à Poignet-d'Acier et à Nick Whiffles une force physique par trop imposante à des êtres humains; surtout à des humains qui viennent tout juste de combattre un ours polaire:

²¹³ NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.126.

[...]et serra le reste, enveloppé de la peau, dans une enfonçure de la roche, qu'avec l'aide de Poignet-d'Acier il scella d'une pierre assez lourde pour que quatre hommes de force ordinaire ne la pussent remuer. (c'est moi qui souligne)²¹⁴.

Maurice Lemire, dans Les Grands Thèmes nationalistes dans le roman canadien-français, explique ce fait: le colon canadien qui, la plupart du temps, se transforme volontiers en coureur des bois, contribue à transformer l'image que les lecteurs français ont du «paysan»:

Plus que tout autre type de colon, les coureurs de bois ont contribué à transformer le paysan français. A partir d'eux, la morphologie physique des canadiens prend les caractéristiques suivantes: «ossature d'Hercule...», «muscles de fer et nerfs d'acier» sans une once de chair superflue. Forts comme des ours, souples et agiles comme des chats sauvages», les Canadiens l'emportent sans difficulté sur les autres; ils sont plus habiles et plus rusés que les sauvages, plus braves que les Français.²¹⁵

Contrairement à de Navery et à Chevalier, Jules Verne tend vers les «énoncés forcés» plutôt que par les scènes invraisemblables. Il fallait bien ne pas être au courant de la situation réelle qui existait entre les Français et les Anglais pour écrire:

²¹⁴CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.232.

²¹⁵LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p.34.

[...] où les éléments franco-canadiens et anglo-saxons se coudoient dans une égalité parfaite²¹⁶. [...] Ou encore: "Comme il est vrai que la race française s'est conservée très pure au Canada, et sans mélange de sang étranger."²¹⁷

Quelle différence d'avec ce que le même auteur déclare ailleurs dans Famille-Sans-Nom:

Leurs sentiments répondaient aux siens. C'étaient d'intrépides partrisans de la réforme, ayant au coeur cette haine instinctive contre tout ce qui était de race anglo-saxonne, «ce qui sentait l'Anglais» comme on disait alors en Canada.²¹⁸

Plus loin, il fait dire à son personnage principal: " J'attends une circonstance, qui achèvera d'exaspérer les patriotes contre la tyrannie anglo-saxonnne, répliqua Jean [Jean-Sans-Nom].²¹⁹ C'est également le discours que tient Jean Canada, exhortant ses compariotes à la patience²²⁰.

Une autre invraisemblance (qui n'est, après tout, qu'une autre exagération), dans Famille-Sans-Nom est l'ampleur de la réunion pour le baptême et le mariage. Une maison d'une telle dimension relève beaucoup plus d'une demeure seigneuriale que de la maison d'un fermier, aussi habile et prospère fut-il. De plus, Verne ne

²¹⁶VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.67.

²¹⁷VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.68.

²¹⁸VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.104.

²¹⁹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.213.

²²⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, «Séparation», Paris, C. Blériot, 1877, p.77.

voit pas de problème à ce que quelques dizaines de Hurons s'ajoutent à la foule qui est déjà nombreuse:

Sur l'immense table - à laquelle cent cinquante convives allaient prendre place, - étaient disposés autant de cuillers et de fourchettes[...] Des centaines de bouquets de fleurs odorantes ornaient la baie de la fenêtre.[...] ²²¹

Tout, dans cette description de la noce, est amplifié et exagéré à outrance. C'est peut-être la propension de l'auteur aux tables élégantes et débordantes de la bourgeoisie française qui le pousse à tant d'excès descriptifs.

Il ne faut pas oublier, en ce qui concerne les exagérations littéraires, de mentionner le langage que Henri-Émile Chevalier prête à la mère de James MacCarthy, le métis qui rougissait d'avoir une «sauvagesse» pour mère. Il est invraisemblable que cette femme, toute aimante qu'elle fut, aie pu s'exprimer comme-suit: " Oui, c'est mon enfant! le fruit chéri de mes entrailles[...] ²²² Il est clair que Chevalier fait s'exprimer l'Indienne de cette façon afin de frapper l'imagination de ses lecteurs; dans un langage qui frise le religieux: [le fruit de mes entrailles...].

²²¹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, pp.210-211.

²²²CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.167.

Quant à Raoul de Navery, elle n'est pas en reste en ce qui concerne les invraisemblances. Il y a, en particulier, deux passages de Jean Canada qui attirent spécialement l'attention:

Tanguy eut soudain une inspiration. Il gardait dans sa poitrine un chapelet à maillons d'or, souvenir de sa mère.[...]il l'y laissa assez de temps pour rompre les mailles d'or, et arracher un des grains de corail. Une seconde après, un fragment du cher souvenir gisait sur l'herbe fine de la forêt semblable à une baie tombée du bec d'un oiseau.²²³

Cette scène, qui vient droit du Petit Poussin de Perrault, et que l'on retrouve aussi dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais (p.144) serait assez difficile à concevoir, si ce n'était, en plus, du fait que l'auteure fait durer l'excursion huit jours et huit nuits²²⁴.

Le deuxième exemple concerne la façon avec laquelle Bison-Noir put secourir Patira, Halgan et Tanguy:

La Fille-aux-cheveux-d'argent [la Nonpareille] (c'est moi qui souligne) avait trouvé le moyen de me faire connaître laquelle des îles renfermait les captifs: elle laissait tomber au plus profond de l'eau un câble végétal dont l'extrémité fut liée au rivage. J'ai suivi la route, et le Maître du ciel vous a tirés des mains des Hurons.²²⁵

²²³NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, pp.173-174.

²²⁴NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.174.

²²⁵NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p. 152.

Dans un cas comme dans l'autre, l'invraisemblance provient du fait que les moyens utilisés pour les sauvetages sont, de beaucoup, trop simplistes et trop enfantins pour la trame du roman. Il est clair que nos trois romanciers sont moins préoccupés par la crédibilité de ce genre de descriptions que par la portée idéologique que l'histoire transmet au public lecteur.

Il y a aussi les erreurs qui, étant moins «grosses» que les précédentes, n'en sont pas moins irréalistes, quand ce n'est pas totalement impossibles. Citons, parmi les plus flagrantes, les deux suivantes.

La première concerne, dans Poignet-d'Acier ou les Chippiouais, la distance, en une journée, qu'un homme peut parcourir en raquette tout en tirant derrière lui un traîneau chargé de marchandises:

Un seul homme suffit à tirer un de ces véhicules quand il n'est pas trop chargé[...]et, chaussé de bonne raquettes, on fait aisément douze à quinze lieues par jour.²²⁶

Et Chevalier, qui ne s'est, de toute évidence, pas rendu compte de l'invraisemblance de cette phrase, en remet un peu plus loin: " Il y a cinq milles d'ici à la factorie. dans une demi-heure, avec nos raquettes, nous y serons".²²⁷ Et de poursuivre: "En moins

²²⁶CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.62.

²²⁷CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chippiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, 1889, p.217.

d'une demi-heure, ils arrivèrent sur les lieux de l'établissement".²²⁸ Ces records de vitesse et d'endurance sont surprenants, même chez des personnes aussi énergiques que Poignet-d'Acier et Nick Whiffles, quand on sait que la vitesse de marche moyenne, en terrain praticable, est de une lieue l'heure. Alors avec les raquettes et le traîneau...; il est évident que Chevalier ne l'avait jamais lui-même pratiqué et qu'il savait pertinemment qu'aucun de ses lecteurs ne le contredirait.

Parmi ces invraisemblances qui passent presque inaperçues il y a celles qui relèvent de la description d'actes héroïques de la part des personnages principaux. Il y a, dans les trois romans, plusieurs descriptions de luttes corps-à-corps dans lesquelles les héros, inmanquablement, l'emportent sur les vilains. Ces descriptions «étouffent» le récit et créent un rapport plus intense entre le lecteur et le roman. Mais comment peut-on expliquer que, dans Poignet-d'Acier ou les Chipiouais²²⁹ comme dans Jean Canada²³⁰ et Famille-Sans-Nom²³¹ (qui est encore le plus crédible) les héros ont toujours, au milieu d'une empoignade avec un «mauvais sauvage» ou un «maudit Anglais», une carabine ou un revolver dans une main

²²⁸CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'Acier ou les Chipiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 1863, p.223.

²²⁹CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet-d'Acier ou les Chipiouais, «Les drames de l'Amérique du Nord», Paris, L'écrivain et Toubon, Libraires, 1863, p.152.

²³⁰NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, p.162

²³¹VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, p.230.

et un couteau ou une carabine dans l'autre; ce qui rend les combats plus dramatiques à décrire, mais beaucoup plus difficile à croire.

La logique nous dit que de telles prouesses sont impossibles, à moins que les héros ne déposent une arme au moment de la bagarre; ce que les auteurs ne disent pas. Peut-être sont-ils influencés par les romans populaires de pirates et de corsaires [si chers à Jules Verne] dans lesquels les abordages se font avec un sabre dans la main droite, un pistolet dans la main gauche et un coutelas entre les dents; là encore, personne n'explique comment, ainsi équipés, ces corsaires s'y prenaient pour aborder.

On retrouve, en fait, de pareilles invraisemblances dans certains romans chouans du XIX^e siècle; ce qui a sans doute influencé nos romanciers français. Il n'y a qu'à se rappeler, entre autres, «Gauvain» dans Quatre-vingt-treize de Victor Hugo, «le Gâs» dans Les Chouans de Balzac ou «La Croix-Jugan» dans L'ensorcelée de Barbey d'Aurevilly.

Ces exemples montrent assez clairement qu'un texte, en tant que «tissu» fait à partir de ceux qui furent antérieurement lus et perçus par l'auteur, ne peut échapper à la transposition, idéologique ou autre, des éléments qui les composent. Philippe Sollers, dans La Revue des Sciences Humaines, l'explique ainsi: "Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont

il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur".²³² La question est donc pour nous de déterminer, après avoir examiné les trois romans retenus pour cette thèse, si la transposition en un décor canadien de tensions idéologiques étrangères fut assez forte - ou marquée - pour enlever au roman historique «franco-canadien», conçu et écrit par des romanciers français, la saveur franco-canadienne que ceux-ci ont voulu lui donner.

On peut conclure que tout dépend du lecteur et de ses attentes. Pour le jeune lecteur français qui ne connaît du Canada que ce que Verne, Chevalier et de Navery lui ont présenté, le Canada et l'Amérique du Nord se résument dans les quelques pages des romans, dans les images stéréotypées et dans les impressions romançées qu'il en retire.

Pour le lecteur plus informé, le mouvement de transposition idéologique, bien que reconnaissable comme tel, n'aura de signification que dans la mesure où il aura compris le mouvement intertextuel dans lequel les auteurs et les histoires ont évolué. D'autre part, même s'il parvient à comprendre l'action intertextuelle, le lecteur est aussi prisonnier de sa propre réalité, derrière son propre prisme interprétatif et n'aura accès qu'à sa propre version des représentations intertextuelles; mais

²³²SOLLERS, Philippe, La Revue des Sciences Humaines, 1983, p.75.

qu'il croira être une représentation intégrale de la réalité du roman.

Il est une chose de dire qu'un auteur, en écrivant une scène d'une certaine façon, a voulu reproduire, dans le langage symbolique ou transposé, une autre réalité qui lui est intrinsèquement ou ethniquement personnelle; il en est tout autre de prétendre à la vérité d'une telle interprétation. Les exemples décrits dans ce chapitre en ce qui a trait aux thèmes de la religion, de la réalité socio-politique française, du culte du héros, des États-Unis d'Amérique, des références littérales et de la perception auctorale vis-à-vis des Indiens peuvent être décelés, étudiés et compris en partant du texte même; mais il n'en est pas nécessairement de même en ce qui concerne les exemples de stéréotypes et de clichés, des représentations symboliques et des invraisemblances. Ces derniers, semble-t-il, laissent le lecteur français à la merci de sa propre expérience intertextuelle.

Jules Verne, Henri-Émile Chevalier et Raoul de Navery semblent, peut-être du fait de leur origine commune, s'être servi de sensiblement les mêmes représentations qui tirent leur source de facteurs socio-politiques. Mais on peut se rendre compte des différences fondamentalement personnelles entre les trois auteurs en examinant le choix -volontaire ou pas- des stéréotypes et des clichés, des représentations symboliques et des invraisemblances.

CONCLUSION

Pour des raisons idéologiques déjà mentionnées par Roger LeMoine, la Rébellion des Patriotes a peu inspiré les auteurs canadiens-français au XIX^e siècle. Aussi notre étude a tenté de jeter un peu de lumière sur l'utilisation de cet événement historique dans trois romans d'aventure historique français.

Nous avons choisi trois romanciers français qui, par la nature même de ces romans, nous donnaient le matériau nécessaire à l'étude du phénomène de la transposition idéologique -et du fait même de l'intertextualité- présents dans des romans que l'on pourrait considérer «pseudo-canadien-français».

Henri-Émile Chevalier, Jules Verne et Raoul de Navery sont, dans l'ordre, les romanciers qui possédaient une quelconque expérience de l'Amérique du Nord et du Canada.

Chevalier vécut au Canada et aux États-Unis et possédait une bonne connaissance de la réalité socio-politique bas-canadienne. Jules Verne ne passa que quelques heures en Amériques: la plupart de celles-ci à visiter le sud de l'Ontario, et quelques heures à visiter la ville de New-York.

Quant à Raoul de Navery, elle ne vint jamais au Canada (ni aux États-Unis) et ne connaissait du Québec que ce qu'elle avait pu lire dans les livres qui circulaient en France à l'époque.

En écrivant Famille-Sans-Nom, Jules Verne, fidèle à sa collection de romans anti-colonialistes, mettait sous les yeux de son public lecteur la situation dans laquelle vivait la «race» canadienne-française d'Amérique du Nord.

Henri-Émile Chevalier, dans Poignet-d'Acier ou les Chipiouais, expose l'exploitation des Indiens par la Compagnie de la baie d'Hudson et met une fin à la légende de Poignet-d'Acier, le héros canadien-français de sa collection «Les drames de l'Amérique du Nord». Ce faisant, Chevalier rappelle la défaite des Franco-canadiens devant les Anglais, mais exhorte les survivants à continuer la lutte vers l'indépendance de la réalité française en terre canadienne.

Également fidèle aux romans qu'elle écrivit en France, Raoul de Navery, dans Jean Canada, ramène des personnages de ses romans antérieurs dans lesquels la religion catholique romaine, la monarchie et les valeurs de l'Ancien Régime français sont mis en valeur. Le héros (Jean Canada), tout comme celui de Chevalier (Poignet-d'Acier) et de Verne (Jean-Sans-Nom), meurt aux mains des Anglais et des Indiens qui servent leurs propos.

Mais nous avons vu que ces «histoires canadienne-françaises» recèlent des transpositions, dans un décor exotique, de tensions idéologiques propres à l'Hexagone du XIX^e siècle et personnelles à chacun des auteurs.

Jules Verne, typique quarante-huitard, exploite, pour le bénéfice de son lectorat français, l'anti-impérialisme de Louis-Napoléon et le libertarisme de la nation française. Il ne manque pas, toutefois, de reprocher à l'Ancien Régime l'abandon de la colonie de la Nouvelle-France et de l'Alsace-Lorraine. Cette transposition idéologique, au tout début du roman, annonçait exactement les intentions de Jules Verne.

Henri-Émile Chevalier, dont le républicanisme se manifeste tout au long du texte, ne fit cependant pas, parmi les critiques au Canada et en France, l'unanimité quant à l'honnêteté de ses intentions romanesques. Nous avons vu que Chevalier était passé maître dans l'art de s'arroger une connaissance nord-américaine qui, en France, lui assura le succès.

Ce qui ne fut pas le cas, nous l'avons vu, chez Raoul de Navery pour qui trois thèmes représentaient la totalité de son univers idéologique et littéraire: la religion catholique romaine, la monarchie et la vieille noblesse bretonne. Elle termine même Jean Canada avec le retour de la famille de Coëtquen dans leur Bretagne natale où ils attendront la renaissance des ancestrales valeurs féodales.

Nous avons également vu que le phénomène de la transposition idéologique va de pair avec l'aspect exotique des thèmes

romanesques et que, dans une continuité logique, ceux-ci débouchent inévitablement sur l'apport de l'intertextualité.

Par exemple, les thèmes de la religion, des réalités sociales, de l'identification aux héros romanesques, les perceptions sociologiques et les représentations symboliques sont les résultats, ou les conséquences incontournables des stéréotypes et des clichés présents dans les réalités sociales et littéraires des auteurs étrangers.

Ce qui nous conduit à retracer l'itinéraire qui relie l'auteur à ces stéréotypes et ces clichés, en tenant compte du fait que l'intertextualité fait partie intégrante de la fibre de tout texte; que l'auteur en soit conscient ou non. Mais nous avons aussi découvert que certains auteurs, pour les besoins de leurs romans, manipulent, voire déforment, certains stéréotypes et clichés indigènes afin de leur donner une saveur «exotique»; ce qui permet, par le fait même, de tirer partie de l'ambivalence intrinsèque du cliché et assure une certaine fascination littéraire auprès du public lecteur.

Ce cheminement nous a emmené à traiter de la relation qui pourrait exister entre le romancier, son oeuvre et le phénomène même d'intertextualité.

Nous avons également vu qu'en plus de se servir de stéréotypes et de clichés servant à «aplanir» les différences sociales et culturelles entre la représentation romanesque décrite et la réalité culturelle de leurs lecteurs, Jules Verne, Henri-Émile Chevalier et Raoul de Navery n'ont pu éviter les écueils des invraisemblances et des illogismes; ce qui est, comme nous l'avons constaté, inévitable chez des romanciers qui écrivent à partir de leurs propres réalités et des connaissances très sommaires du décor et du milieu qu'ils prétendent décrire.

Mais la question qui se pose, à la fin d'un travail comme celui-ci, est de savoir si les romanciers étrangers, en se servant d'une réalité sociale et d'un décor physique qui n'était pas le leur, en sont arrivés à donner, ne fut-ce que le temps de la rédaction, le sentiment d'avoir écrit un roman franco-canadien.

On peut, avec assez de certitude, dire que ces écrivains, même en se plongeant dans les événements qui faisaient le «tissu» de leur histoire romanesque, et en tenant compte des représentations et des manipulations des stéréotypes et des clichés qui leur servirent d'outils romanesques, n'ont pu s'éloigner - ou se dissocier - de leur propre réalité personnelle.

Jules Verne le Celte n'a jamais donné, dans Famille-Sans-Nom, ce signe d'appartenance à la race canadienne-française. Henri-Émile Chevalier, en «homme d'affaire» averti, se servit de la réalité

canadienne-française comme décor exotique à sa collection «Les drames de l'Amérique du Nord», mais son retour en France, dès que l'amnistie le lui permit - et malgré les années qu'il vécut au Canada -, porte à croire qu'il fut toujours foncièrement Français.

La question ne se pose pas quant à Raoul de Navery. Elle écrivit Jean Canada à partir de sa Bretagne natale, situa ses personnages principaux dans une continuité de ses romans bretons et, à la fin de son roman «canadien-français», les ramena en Bretagne afin d'attendre le rétablissement d'une société telle qu'elle la désire.

C'est, croyons-nous, Roger LeMoine qui décrit le mieux les mécanismes de transposition idéologique et d'intertextualité présents dans les oeuvres d'auteurs étrangers au thème présenté. Dans son article dans Le roman historique québécois (1837-1925) que nous avons déjà mentionné, il résume, au premier paragraphe de son article, la relation qui existe entre la représentation littéraire et la réalité propre à chaque auteur: "Comme les déconvenues politiques, les défaites militaires engendrent une double littérature romanesques qui, visant à l'oubli d'un intolérable présent, tente soit de recréer un «temps vécu» dans lequel le rêve entre pour une bonne part, sans que le prosélytisme en soit nécessairement exclu, soit d'élaborer un univers «tel qu'il devrait être», c'est-à-dire idéal et incitatoire.[...]

Cette explication qui, dans l'article de Roger LeMoine s'adresse surtout aux auteurs canadiens-français du XIX^e siècle, s'accorde aussi parfaitement aux représentations littéraires de Jules Verne, d'Henri-Émile Chevalier et de Raoul de Navery.

Bibliographie

Romans à l'étude

CHEVALIER, Henri-Émile, Poignet d'acier ou les Chipiouais, "Les drames de l'Amérique du Nord", Paris, L'écrivain et Toubon Libraires, 2^e édition, 1863, 276 p.

NAVERY, Raoul de, Jean Canada, Paris, C. Blériot, 1877, 320 p.

VERNE, Jules, Famille-Sans-Nom, Paris, Hetzel, 1889, 2 vol. couv. ill. (Publié antérieurement dans le Magasin d'Éducation et de Récréation en 1889)

Ouvrages consultés

ALLOTTE DE LA FUYE Mme., Jules Vernes, sa vie, son oeuvre, Paris, Librairie Hachette, 1953, 223 p.

AMOSSY, Ruth et ROSEN, Elisheva, Le discours du cliché, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, (édition SEDES réunis), 1982, 151 p.

ANGENOT, Marc, "L'intertextualité: enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champs notionnel", Revue des sciences humaines, T.189, numéro 1, 1983, pp. 121-135.

BAKHTINE, Mikhaïl, Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1975, 488 p.

BALZAC, Honoré, Les Chouans, Paris, Librairie Larousse, 1990, 453 p.

BANCQUART, Marie-Claire, Les écrivains et l'Histoire, Paris, A.G. Nizet, 1966, 387 p.

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, L'ensorcelée, Paris, Typographie François Bernouard, 1930

BARON, E., Histoire de la France, Paris, Les Éditions de l'École, 1947, 544 p.

BARTHES, Roland, "De l'oeuvre au texte", Revue d'esthétique, T. XXIV, numéro 3, 1971, pp. 225-232.

BEAULIEU, Victor-Lévy, Pour saluer Victor Hugo, Montréal, Les Éditions du Jour, 1971, 391 p.

BEAUDET, André, Fréquences en l'inscription du roman, Montréal, Éditions de l'Aurore, (Collection Écrire), 1975, 155 p.

BELLET, R., L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle, Lyon, Presses Universitaire de Lyon, 1985, 220 p.

BERCE, Yves-Marie, "Les soulèvements populaires en France du XVI^e au XIX^e siècles", Croquants et Nu-pieds, Paris, Gallimard-Julliard, (Collection Archives), 1974, 240 p.

BERNARD, Claudie, Le Chouan romanesque, Paris, PUF, 1989, 324 p.

BERNARD, Jean-Paul, "Les Patriotes dans la mémoire collective et chez les historiens", Les rébellions de 1837 et 1838, Montréal, Éditions du Boréal, 1983.

BERNARD, Jean-Paul et **GRENON**, Michel, "La Révolution française et les Rébellions de 1837 et 1838 dans le Bas-Canada", La Révolution française au Canada français, (Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 15 au 17 novembre 1989), Ottawa-Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, pp.14-37.

BLEURY, Sabrevoy de, Réfutation de l'écrit de L.J. Papineau ex-orateur de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, intitulé "Histoire de l'Insurrection du Canada", Montréal, J. Lovell, 1839, 136 p.

BOIVIN, Auguste, La France au Canada. Conférence faite à l'Association générale des étudiants de Grenoble, le 9 janvier 1889. Grenoble, Xavier Drevet éditeur, 1889, 36 p.

CALLE-GRUBER, Mireille et **ROTHER**, Arnold, Autobiographie et biographie, (Colloque Franco-Allemand de Heidelberg/25-27 mai 1988), Paris, Librairie A.G. Nizet, 1989, 249 p.

CHARTIER, Émile (Mgr), Au Canada français, la vie de l'esprit (1760-1925), Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 355 p.

CHAUSSE, Gilles, "Un discours contre-révolutionnaire: les réflexions de Mgr. Jean-Jacques Lartigue sur les gouvernements des peuples", La Révolution française au Canada français, (Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 15 au 17 novembre 1989), Ottawa-Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, pp. 217-227.

CHESNEAUX, Jean, Une lecture politique de Jules Verne, Paris, Librairie François Maspero, 1971, 195 p.

CORMIER, Ls.P., Lettres à Pierre Margry de 1844 à 1886, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 229 p.

CORRIGAN, Beatrice, "Henri-Émile Chevalier and his novels of North America", Romanic Review, Oct. 1944, pp. 220-231.

DE GRANDPRÉ, Pierre, Histoire de la littérature française au

Québec, Montréal, Beauchemin, 1967, vol. 1.

DELAPORTE, Jean, Connaissance de Péquy, Paris, Librairie Plon, 1959, 443 p.

DESCHAMPS, Léon, Histoire de la question coloniale en France, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1891, XVI-420 p.

DOSTALER, Yves, Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle, Québec, Les éditions Hurtubise, (Collection Littérature), 1977, 175 p.

DUCHET, Claude, Sociocritique, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, 224 p.

DUPOUY, Roger, "Bas-clergé, paroisses et paysannerie au Québec et en Bretagne (1750-1850)", Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, tome 88, numéro 4, 1981, pp. 477-486.

- , De la Révolution à la Chouannerie, Paris, Flammarion, 1988, 363 p.

ÉTIENNE, Servais, Le genre romanesque en France, Paris, Librairie Armand Colin, 1922, 440 p.

FRANK, Bernard, Jules Verne et ses voyages, Paris, Flammarion, 1941, 250 p.

FILTEAU, G., Histoire des Patriotes, Montréal, Éditions de l'A.C.F., vol.1-3, 1943, 281 p.

GALARNEAU, Claude, La France devant l'opinion canadienne, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Paris, Armand Colin, 1970, 390 p.

GALARNEAU, Claude & LAVOIE, Elzéar, France et Canad-français du 16^e au 20^e siècle, Québec, (Colloque de Québec/10-12 octobre 1963), Les Presses e l'Université Laval, 1966, 322 p.

GENETTE, Gérard, Figure III, Paris, Éditions du Seuil, (Collection Poétique), 1972, 286 p.

- , Figure II, Paris, Éditions du Seuil, (Collection Tel Quel), 1969, 294 p.

- , Palimpsestes, Paris, Éditions du Seuil, (Collection Poétique), 1982, 468 p.

- , Introduction à l'architexte, Paris, Éditions du Seuil, 1979,

GEROLS, Jacqueline, Le roman québécois en France, Québec, Éditions Hurtubise, (Collection Littérature), 1984, 363 p.

GIRARD, René, La violence et le sacré, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1972, 451 p.

GODIN, Jean-Cléo, Lectures européennes de la littérature québécoise. (Actes du Colloque international de Montréal, Avril 1981), Montréal, Les Éditions Leméac Inc., 1981, 388 p.

GREIMAS, A.J., Sémantique structurelle, Paris, Librairie Larousse, 1966, 262 p.

HAMEL, Réginald et al., Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Éditions Fides, édition de 1976.

HARE, John, Les Patriotes 1830 - 1839, Montréal, Les Éditions Libération, 1971, 232 p.

HÉBERT, Robert, L'Amérique française devant l'opinion étrangère (1756-1960), Anthologie, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 206 p.

HERSCHBERG-PIERROT, Anne, Littérature no 36, «Clichés, stéréotypie et stratégie discursive dans le discours de Lieuvain (*Madame Bovary*, II, 8)», déc. 1979, pp.88-103.

, Poétique no.43, «Problématique du cliché», sept. 1980, 334-345.

HESBOIS, Laure, Les jeux de langage, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986, 333 p.

HUET, Marie-Élaine, L'histoire des Voyages extraordinaires, (présenté par Louis Forestier aux *Lettres modernes/1973*), Paris, Minard, 1973, 206 p.

HUGO, Victor, Quatrevingt-Treize, Paris, Éditions André Martel, 1954, 452 p.

IMBERT, Patrick, Roman québécois contemporain et clichés, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, 186 p.

IPPERSIEL, Fernand, Les cousins ennemis, (Essai), Montréal, Guérin littérature, 1990, 91 p.

JENNY, Laurent, Poétique no 12, «Structure et fonctions du cliché», 1972, pp.495-517.

KRISTEVA, Julia, Étrangers à nous-mêmes, Paris, Gallimard, Librairie Arthème Fayard, (Collection Folio/Essais), 1988, 293 p.

LA BRIERE, Léon Leroy de, L'autre France: Voyage au Canada, Paris, E. Dentu, 1886, 151 p.

- LACASSIN, Francis, A la recherche de l'empire caché, Paris, Éditions Julliard, 1991, 366 p.
- LACHANCE, André, Crimes et criminels en Nouvelle-France, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1984, 184 p.
- LA FRANCE, Jeanne, Les personnages dans le roman canadien-français (1837-1862), Thèse de doctorat présentée à l'école des gradués 1970, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1977, 248 p.
- LAHALLE, Bruno-André, Jules Verne et le Québec, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1979, 188 p.
- LANOUX, Armand, La Villedieu à la rencontre de Gérard de Nerval, Paris, Éditions de Noël, 1975, 212 p.
- LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970. 281 p.
- LeMoine, Roger, Le roman historique québécois (1837-1925), «Archives des Lettres canadiennes», Montréal, Fides, 1977, pp.69-88.
- LATERREUR, Marc, "Henri-Émile Chevalier", Dictionnaire biographique (1871-1880), Québec, Toronto, 1972, pp. 179-182.
- LESAGE, Jules S., Notes biographiques, propos littéraires, Montréal, Éditions Edouard Garand, 1931, 257 p.
- LINTEAU, Paul-André, Histoire Générale du Canada, Québec, Éditions du Boréal, 1988, 693 p. (Traduit de l'anglais par Michel Buttiens et al. de The illustrated history of Canada, Lester and Orpen Dennys, 1987).
- LUKACS, Georges, Le roman historique, Paris, Fayot, 1972, 407 p.
- MARCEL, Gabriel, Sur quelques documents peu connus relatifs à la découverte de l'Amérique, Paris, Lib. Impr. Réunis May et Motteroz, 1893, 8 p.
- MARFOND, Gabriel, Politique extérieure et coloniale de la France, de Louis XIV à Napoléon, et ses conséquences jusqu'à nos jours, Paris, chez l'auteur, 1906.
- MARMETTE, Joseph, Charles et Éva, Montréal, Les Éditions Lumen, 1945, 187 p.
- MAYEUR, Jean-Marie, "Nouvelle histoire de la France contemporaine", Les Débuts de la III^e République (1871-1898), Paris, Éditions du Seuil, 1973, 254 p.

McLUHAN, Marshall, Du cliché à l'archétype, Éditions Hurtubise HMH, Ltée et Maison Mame, Montréal/Paris, 1973, 234 p.

MÉNARD, Jean, "Trois lettres de Jules Verne à des Canadiens", Études françaises, Québec, mars 1963, pp. 52-53.

- , Xavier Marmier et le Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, 210 p.

MEUNIER, Pierre, L'insurrection à Saint-Charles et le seigneur Derbartzch, Montréal, Fides, 1986, 168 p.

MICHAUD, Colette, Les censitaires et le système seigneurial canadien (1791-1854), thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1983.

MICHEL, Arlette et al., Jules Verne, filiations, rencontres, influences, (Colloque d'Amiens/Jules Verne II), Amiens, Librairie Minard, 1980, 218 p.

MULHO, Raphaël, Le critique littéraire en France au XIX^e siècle, (Collection Le vrai savoir), Paris, Buchet/Chastel, 1963, 243 p.

MONIERE, Denis, "État, nation, société; héritage de la Révolution française. Entre la magie et les ruses du réel", La Révolution française au Canada français, Colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 15 au 17 novembre 1989, Ottawa-Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, pp. 127-134.

MORÉ, M., Le très curieux Jules Verne, Paris, Gallimard, N.R.F., 1960, 239 p.

NATHAN, Michel, Splendeurs et misères du roman populaire, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990, 236 p.

NERVAL, Gérard de, Le marquis de Favolle, Paris, Typographie François Bernouard, 1930, 315 p.

OLIVER, Matthew, Texte, (Revue de critique et de théorie littéraire), Toronto, Les Éditions Trintexte, 1984, 267 p.

OLIVIER-MARTIN, Yves, Histoire du roman populaire en France, Paris, Éditions Albin Michel, 1980, 301 p.

PAPINEAU, Louis-Joseph, Adresse a/sic/tous les électeurs du Bas-Canada par un loyal canadien, Québec, Réédition-Québec, édition de 1968, 27 p.

- , Histoire de l'insurrection du Canada[.]en réfutation du rapport de Lord Durham, Québec, Réédition-Québec, édition de 1968, 35 p.

PICON, Gaëtan, L'écrivain et son ombre, Paris, Gallimard, 1960, 316 p.

PLANTE, Jacques, Dictionnaire des Oeuvres Littéraires du Québec (des origines à nos jours), T.1, 2^{ème} édition, Montréal, Fides, 1980.

POLL-WATTS, Irène, "Victor Hugo au Québec", Revue des Sciences Humaines, nouvelle série, fascicule 147, juillet-septembre 1972, pp. 387-405.

POUTRE, Félix, Souvenirs d'un prisonnier d'état canadien en 1838, 3^{ème} édition, Montréal, Librairie Beauchemin Ltée., 1968, 139 p.

POUTREAU, Gilbert, Le grand roman de Jules Verne, sa vie, Paris, Stock, 1979, 414 p.

PROULX, Louis [abbé], Défense du Mandement de Mgr. Leveque [sic] de Montreal, en date du 24 octobre, 1837, Québec, Réédition-Québec, 1968, 8 p.

RAGON, Michel, Vendée Chouannerie Littérature, (actes du Colloque d'Angers 12-15 décembre 1985), Angers, Presses Universitaires de l'Université d'Angers, 1986, 636 p.

RICARDOU, Jean, Pour une théorie du Nouveau Roman, Paris, Éditions du Seuil, 1971

- , Nouveaux Problèmes du roman, Paris, Éditions du Seuil, 1978

RIFFATERRE, Michael, "La Syllepse intertextuelle", Poétique, no 40, novembre 1979, pp. 496-501.

ROCHON, Paul, 1838 (L'histoire oubliée des Patriotes), Montréal, Les Éditions du Taureau, 1988, 285 p.

- , 1839 (La lente agonie des Patriotes), Montréal, Les Éditions du Taureau, 1988, 287 p.

ROQUEBRUNE, Robert de, Les habits rouges, (édition de 1948), Fides, 1978, 133 p.

ROSSEL, Virgile, Histoire de la littérature française hors la France, Paris, A. Schlachter, 1895, XV-531 p.

SAVARD, Pierre, Le Consulat Général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914, Québec, Les Éditions à. Pedone/Les Presses de l'Université Laval, 1970, 132 p.

SELLIER, Philippe, Le mythe du héros, Paris/Montréal, Bordas, 1970, 208 p.

SCHAEFFER, Jean-Marie, Qu'est-ce qu'un genre littéraire?, Paris, Les Éditions du Seuil, (Collection Poétique), 1985, 185 p.

SILVE DE VENTAVON, Jean, Jean Chouan le paysan rebelle, Paris, Éditions Albatros, 1985, 175 p.

SIMARD, Sylvain, La Révolution française au Canada français, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, 442 p.

SIMARD, Sylvain, Mythe et reflet de la France, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, 440 p.

- , "Introduction", La Révolution française au Canada français, (Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa du 15 au 17 novembre 1989), Ottawa-Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989, pp.9-13.

SOLLERS, Philippe, La Revue des Sciences Humaines, Paris, 1983, pp.75-79.

SORIANO, M., "Jules Verne", Guide de la littérature pour la jeunesse, Paris, Flammarion, 1975, pp. 509-525.

TRUDEL, Marcel, "Pourquoi la France refuse le Canada", La Révolution américaine 1775-1783, Montréal, Éditions du Boréal, 1976, 243 p.

VIGIER, Philippe, La monarchie de juillet, (Collection Que sais-je?), Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 128 p.

VANASSE, André, La littérature québécoise à l'étranger, Montréal, XYZ éditeurs, 1989, 95 p.

ZIMA, Peter, "L'Histoire dans le texte", Revue de l'Université de Bruxelles, numéros 3-4, 1979, pp. 298-303.

Table des matières

SUJET DE LA THÈSE

INTRODUCTION

Les auteurs

Choix des auteurs	1
Caractéristiques des auteurs	2
Intentions des auteurs	3
Idéologie des auteurs	6
Interprétations auctORAles	7
Rôle de l'auteur	9

L'Histoire

Influence inter-culturelle des auteurs	9
Véracité des faits historiques décrits	10
Vraisemblance des faits romanesques décrits	10
Éléments exotiques dans les romans	10

Intertextualité, clichés et stéréotypes

Intertextualité	11
Modifications romanesques des stéréotypes et clichés indigènes	11
Stéréotypes et clichés	11
Rôle des romanciers dans le phénomène intertextuel	12
Relation entre le romancier, l'oeuvre et l'intertextualité .	12

CHAPITRE 1

Les auteurs

Biographies des auteurs	13
Jules Verne	15
Henri-Émile Chevalier	21
Raoul de Navery	31
Triple vision d'une situation socio-historique	35
Vision idéologique de Jules Verne	36
Vision idéologique de Henri-Émile Chevalier	36
Vision idéologique de Raoul de Navery . .	35

CHAPITRE 2

Auteurs français qui s'intéressèrent à la Chouannerie.....	37
Victor Hugo.....	37
Jules Barbey d'Aurevilly.....	38
Gérard de Nerval.....	40

CHAPITRE 3

L'apport intertextuel

Définition.....	43
Stéréotypes et clichés	44
Thèmes type d'intertextualité	45
La religion	45
La réalité socio-politique française	54
Le culte du héros	65
Les États-Unis d'Amérique.....	71
Les références littérales	75
Perception auctoriales vis-à-vis les Indiens .	77
Exemples de stéréotypes et de clichés.....	80
Représentations symboliques	91
Invraisemblances et illogismes	98
Conclusion	112